

Table des matières

Titre

PRÉFACE

PREMIÈRE ÉPOQUE

Récit commencé par Walter Hartright, de Clement's Inn, professeur de dessin

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII XIV

XV

Récit continué par Vincent Gilmore,

I

II

III

IV

Extraits du Journal de Marian Halcombe

I

II

SECONDE ÉPOQUE

Récit continué par Marian Halcombe

I

II

III

IV

V VI

VII

VIII

IX

X

Récit continué par Frédérick Fairlie

I

Récit continué par Elisa Michelson,

I

II

Récit est continué par divers.

I

II

III

IV

V

TROISIÈME ÉPOQUE Récit continué par W. Haitright.

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

Récit continué par Mrs Catherick.

I

Récit continué par Walter Harlrisht.

I

II

III IV

V

VI

VII

Récit continué par Isidor-Ottavio-Baldassare Fosco.

I

Récit continué par Walter Hartright.

I

II

III

Wilkie Collins

La Femme en blanc

Traduction par Paul-Émile Daurand-Forgues .

1860

PRÉFACE

ÉCRITE PAR L'AUTEUR DE LA WOMAN IN WHITE

(la femme en blanc)

pour les lecteurs de la traduction française

— — — —

Il y a quelques années, je me trouvai faire partie de l'auditoire assemblé pour assister aux débats d'une affaire criminelle qui se jugeait à Londres.

Pendant que j'écoutais la procédure, laquelle n'avait aucune importance en elle-même, et ne m'a fourni aucun des personnages ou des incidents qu'on trouvera dans les pages ci-après, je fus frappé de la manière dramatique dont se déroulait l'histoire du crime alors soumis aux investigations de la magistrature, grâce aux dépositions successives des témoins entendus tour à tour. À mesure que chacun d'eux se levait pour fournir son fragment de relation personnelle, à mesure que, d'un bout à l'autre de l'instruction, chaque anneau séparé venait former avec les autres

une chaîne continue d'irréfragable évidence, je sentais que mon attention était de plus en plus captivée ; je voyais qu'il en était de même chez les personnes qui m'entouraient ; et ce phénomène

prenait une intensité toujours croissante, à mesure que la chaîne s'allongeait, à mesure qu'elle se tendait, à mesure qu'elle se rapprochait de ce qui, dans tout récit, est le point culminant. — Certainement, pensai-je, une série d'événements romanesques se prêterait fort bien à une exposition

comme celle-ci ; certainement, par les mêmes moyens que je vois employer ici, on ferait passer dans l'esprit du lecteur cette conviction, cette foi que je vois se produire grâce à la succession des témoignages individuels, si variés de forme, et pourtant si strictement « unifiés » par leur marche

constante vers le même but. Plus j'y pensais, et plus un essai de ce genre m'apparaissait comme devant réussir. Aussi, quand le procès fut terminé, je rentrai chez moi bien déterminé à tenter l'aventure.

Mais quand il fallut donner une forme définie à la pensée qui m'avait préoccupé, je m'aperçus que la chose n'était point aussi facile que je l'avais crue. Elle offrait de sérieuses difficultés littéraires avec lesquelles, alors, mon expérience de romancier ne m'avait pas encore mis

à même de lutter victorieusement. Je résolus d'attendre que j'eusse acquis, à un degré supérieur, la

pratique de mon art; d'attendre que le temps et le hasard vinssent m'offrir une chance nouvelle.

Voici comment cette chance m'arriva.

Dans le cours de l'année 1859, M. Charles Dickens lança le journal hebdomadaire qu'il a baptisé « All the year round¹ », et qu'il inaugura par un roman de lui (« A Tale of two Cities »). Lorsque la publication de cette œuvre (par livraisons hebdomadaires) eut été complétée, je fus invité à écrire le roman qui devait immédiatement lui succéder dans les colonnes du nouveau « périodique. »

Lorsque j'eus accepté la responsabilité de m'adresser à un des plus nombreux auditoires que l'Angleterre puisse offrir, après que le plus grand romancier de notre pays venait de le tenir sous le

charme de son talent, je ressentis une anxiété assez naturelle en me demandant si je me montrerais

digne d'une telle marque de confiance. Et, à ce moment critique, l'idée que j'avais ajournée quelques années auparavant m'étant revenue en tête, je résolus, cette fois, de m'en débarrasser en l'réalisant. Toutes les facilités désirables m'étaient offertes ; on me laissait maître de la longueur à

donner à mon œuvre ; on ne limitait en rien le choix du sujet à traiter : la plus entière indépendance,

quant à la forme que je voudrais lui donner, m'était garantie contre toute intervention quelconque.

Ce fut sous ces favorables auspices que, pour la seconde fois, je me mis à ce travail déjà tenté vainement. En d'autres termes, je me donnai pour tâche de faire raconter mon roman par les personnages du roman eux-mêmes (comme les témoins que j'avais entendus au tribunal), c'est-à-dire successivement par chacun d'eux, et en les plaçant dans les situations diverses que la suite des

événements leur aurait faites, de manière à ce que tous prissent, tour à tour, la suite du récit, et progressivement le conduisissent à son terme.

Si le résultat de ce travail, ainsi modifié par les circonstances, ne m'avait fait aboutir à rien de plus qu'à une certaine nouveauté de pur agencement, je n'aurais pas imaginé d'en parler ici. Pour

un si mince résultat, la moindre attention eût été de trop. Mais, à mesure que j'avançais dans mon

travail, je découvris que la substance même du roman, aussi bien que sa forme littéraire, tirait profit

des nécessités nouvelles auxquelles je m'étais astreint de gaieté de cœur. L'exécution de mon plan me forçait à faire progresser sans relâche, simultanément et constamment, le récit pris en bloc ;

elle

m'obligeait à établir dans mon esprit une conception parfaitement nette des personnages avant de

me hasarder à les placer dans la situation que, d'avance, je leur avais assignée ; et quand ils entraient en scène, elle leur fournissait une nouvelle occasion de se manifester, par l'intermédiaire

de ce témoignage écrit qu'ils étaient censés fournir à une sorte d'enquête, et qui, en même temps,

constituait la progression naturelle du récit. Tels étaient les avantages réels de l'expérience que je

tentais dans ce roman ; elle me plaçait sous le joug le plus rigoureux de la discipline littéraire.

Mon

livre et moi ne pouvions qu'y gagner.

Maintenant que j'ai brièvement indiqué les circonstances auxquelles la « Femme en blanc » doit d'avoir vu le jour, il serait, je pense, inutile d'arrêter le lecteur par des remarques préliminaires

sur le but dramatique vers lequel je tendais en écrivant, ou sur les problèmes du caractère humain

que, soit dans la conception primitive du livre, soit dans ses développements, je me suis proposé de

résoudre. À ce double point de vue, le livre lui-même, — nonobstant ses défauts et ses lacunes

—

est assez intelligible pour n'avoir pas besoin de commentaires. Le peu de mots qui me restent à dire

n'aura donc trait qu'à la manière dont ce roman a été reçu déjà, soit en Angleterre, soit en Amérique.

Avant que la publication périodique de la « Woman in White » (à Londres et à New-York, simultanément) se fût encore étendue à un grand nombre de semaines, la nouveauté du plan sur lequel je travaillais s'était fait reconnaître et avait fixé l'attention. Après l'apparition de chaque numéro du journal, il m'arrivait de tous côtés des témoignages écrits de la curiosité, de l'intérêt que

mes lecteurs voulaient bien m'accorder, soit en Angleterre, soit au Canada, et jusque dans ces « Backwood-settlements, » ces germes de villages futurs, déposés sur l'extrême limite de la civilisation américaine ; à plus forte raison dans les grandes cités de ce qui était, hier encore, la République des « États-Unis... » Les personnages, — quels que soient les défauts que la critique leur puisse d'ailleurs reprocher, — avaient la bonne fortune de produire, sur le grand nombre des

lecteurs, la même impression que de vivantes réalités. Les deux, « rôles de femmes, » par exemple

« (Laura et miss Halcombe), » s'étaient fait de si chauds amis que, lorsqu'une crise du roman parut

les menacer l'une et l'autre de quelque sinistre aventure, je reçus plusieurs lettres écrites sur le ton

le plus sérieux, pour me supplier de « leur sauver la vie ! »

Miss Halcombe, en particulier, fut tellement prise en faveur qu'on me mit en demeure, —

ceci plus d'une fois, — de déclarer si ce caractère était peint d'après nature ; le cas échéant, on voulait savoir si le modèle vivant d'après lequel j'avais travaillé, consentirait à écouter les sollicitations de différents célibataires qui, parfaitement convaincus d'avoir en elle une femme excellente, se proposaient de lui demander sa main !

Pour une autre catégorie de lecteurs, « le Secret » qui, dans ce récit, se rattache à l'existence de « sir Percival Glyde » devint, à la fin, l'objet d'une curiosité exaspérée, qui donna lieu à divers

paris dont on me constituait l'arbitre. Mais pas un des parieurs — et en dehors d'eux, pas un de mes lecteurs — n'arriva, que je sache, à deviner ce que pouvait être ce secret, — avant que le moment

fût arrivé où j'avais arrêté d'avance que la découverte pourrait en être pressentie.

En ce qui concerne le « comte Fosco », d'innocents gentlemen, par douzaines, qui avaient le malheur d'être gras à l'excès, furent dénoncés tout à coup comme m'ayant fourni les éléments de ce

portrait ; et, dans les rares occasions où ma voix essaya de dominer le tumulte des hypothèses dont

je parle, j'eus beau déclarer « qu'aucun romancier, se limitant à un seul modèle, ne saurait espérer

de faire vivre un personnage de sa création » ; j'eus beau affirmer « que des centaines d'individus,

dont pas un ne s'en doute, avaient tour à tour posé pour le comte Fosco, comme, au reste, pour les

autres personnages du livre » ; personne ne m'en voulut croire. Les « scélérats maigres » (on me donnait ce renseignement) sont sans doute assez communs ; mais un « scélérat gras » était, dans le

roman pris en général, une si frappante exception aux règles de la poésie établie, que je n'avais

absolument pas pu rencontrer, dans la vie réelle, plus d'un type de cette espèce. Libre à moi sans doute, de nier le fait ; mais le comte avait été reconnu, bien vivant et bien portant, par des témoins

dignes de foi, soit à Londres, soit à Paris, et il était inutile de pousser le débat plus loin.

En supposant réellement qu'il existe, je le prie d'accepter toutes mes excuses, avec la formelle assurance que si je l'ai fait ressemblant, c'est bien par hasard. Vint un moment où le bruit

courut que je m'étais perdu moi-même dans le labyrinthe de mon roman ; que je ne savais comment

l'achever ; et que j'avais offert une récompense honnête à quiconque, pour ceci, voudrait me prêter

assistance. L'achèvement du récit (dans le journal) fut le coup de grâce de ces agréables rumeurs.

Sa seconde publication, sous forme de livre, lui procura, tant en Angleterre qu'en Amérique, un nouveau public, peut-être plus nombreux encore que le premier. Édition sur édition se suivirent rapidement. Une traduction allemande, imprimée à Leipzig, fut parfaitement accueillie des lecteurs

d'Outre-Rhin. Et maintenant (grâce à la précieuse assistance de mon ami, M. Forgues) la « Woman

in white » va paraître sous une forme nouvelle. Elle va se faire écouter à Paris avec l'excellente

recommandation de S. A. le duc d'Aumale, venue si à propos et donnée avec tant de libéralité²

Telle est, simplement esquissée, l'histoire de ce roman. Je l'ai contée sans aucune réserve, par pure reconnaissance pour le généreux accueil déjà fait à mon livre, et aussi parce que, tout naturellement, je désire prouver aux lecteurs français que je ne me présente pas témérairement à eux, auteur étranger d'un livre étranger, sans épreuve préalable pour le livre et pour l'auteur. J'ai écrit en toute franchise ce bout de préface ; et maintenant qu'elle est à peu près terminée, je ne veux

pas dissimuler que je vais suivre d'un œil inquiet l'impression que la « Woman in White » pourra

produire sur les compatriotes de Balzac, de Victor Hugo, de George Sand, de Soulié, d'Eugène Sue

et de Dumas. Si on estimait que ce récit peut le moins du monde acquitter la dette que j'ai contractée, soit comme lecteur, soit comme écrivain, envers les romanciers français, il aurait rempli

à mes yeux la plus récente, mais non la moindre des espérances que j'avais naguère fondées sur lui.

Harley-Street, London, juin, 1861.

WILKIE COLLINS.

1 Mot à mot : Tout le « tour » (ou tout le « long de l'Année. En bon français on dirait simplement : « Toute l'année. »

2 Ceci est une allusion au discours prononcé par le duc d'Aumale au dîner annuel du « Literary Fund » à Londres, en mai 1861. En y renvoyant directement le lecteur français, M. Wilkie

Collins, dans la note à laquelle nous substituons celle-ci, oubliait que la presse française, — n'en déplais aux ministres sans portefeuille, n'a pas eu la liberté de reproduire le discours en question.

Il

a paru seulement dans « l'Indépendance belge.

PREMIÈRE ÉPOQUE

Récit commencé par Walter Hartright, de Clement's Inn, professeur de dessin

I

Ce que peut supporter la patience d'une femme, ce que peuvent accomplir le courage et la constance d'un homme, cette histoire le dira.

Si tout événement qui prête aux soupçons pouvait être éclairci par les engins compliqués de la loi, et si ces instruments réguliers pouvaient être mis en jeu pour conduire l'enquête jusqu'à son

terme, grâce à l'influence lubricante de l'huile d'or, employée avec modération, les incidents racontés dans les pages qui vont suivre auraient déjà été signalés à l'attention publique, volontiers

éveillée par un débat devant les tribunaux.

Mais la loi, dans certaines situations inévitables, est d'avance et demeure au service des bourses bien garnies, et voilà comment c'est ici que, pour la première fois, sera contée cette histoire.

Telle que le juge l'eût entendue, telle le lecteur l'apprendra. De l'exposition au dénoûment, aucune

circonstance essentielle ne sera rapportée d'après un simple ouï-dire. Lorsque celui qui écrit cette

espèce d'introduction (il se nomme Walter Hartright) sera plus intimement en jeu que tout autre personnage dans les événements qu'il s'agit de faire connaître, il les relatera en son nom. Dès qu'il

cessera de pouvoir parler avec cette certitude, il abandonnera son rôle de narrateur, et sa tâche sera

continué (du point où il l'aura laissée à celui où il la pourra reprendre) par d'autres personnages aussi étroitement impliqués dans les faits à rapporter, et pouvant fournir sur ces faits un témoignage

aussi précis, aussi positif que le sien l'avait été jusque-là. Ainsi, et de même que toute offense aux

lois est racontée en cours de justice par plusieurs témoins, le présent récit émanera de plusieurs plumes; et cela, dans le même but, à savoir : que la vérité soit toujours présentée sous son aspect le

plus clair, le plus intelligible, et qu'une série d'événements, formant un tout, soit éclairée du jour le

plus vif, les personnes qui s'y sont trouvées le plus étroitement mêlées fournissant, l'une après l'autre, à mesure que chaque épisode successif se présente, le fidèle récit de la part qu'elles y ont eue. Écoutez donc tout d'abord Walter Hartright, professeur de dessin, âgé de vingt-huit ans.

II

Nous voici au dernier jour de juillet. Les longues chaleurs de l'été tiraient à leur fin ; et fatigués de nos pèlerinages sur le pavé de Londres, nous commençons tous à rêver la nuée voyageuse qui passe sur les champs de blé, la brise d'automne courant sur le rivage marin.

En ce qui me concerne, moi, pauvre hère, l'été près de finir me laissait assez peu valide, médiocrement gai, puis, enfin, s'il faut tout dire, aussi dépourvu d'argent que de forces physiques et

de ressort moral. Pendant l'année qui venait de s'écouler, je n'avais pas, avec autant de prudence

qu'à l'ordinaire, ménagé les ressources que mon art m'avait procurées ; aussi, mon défaut d'ordre

ne me laissait plus d'autre alternative que de partager économiquement mon automne entre le « cottage » de ma mère, à Hampstead, et mon pauvre logement en ville.

La soirée, je m'en souviens, était calme et couverte ; l'atmosphère de Londres était plus lourde et le commerce des rues moins bruyant que jamais. Le pouls imperceptible qui fait circuler la vie dans nos veines et celui qui court dans les puissantes artères de cette cité, vaste cœur de tout un

monde, s'affaiblissaient à l'unisson, de plus en plus alanguis, à mesure que baissait le soleil. Je m'arrachai au livre sur lequel s'endormait mon attention distraite, et, quittant mon humble domicile,

j'allai, dans les faubourgs, au-devant de l'air frais que la nuit amène. C'était justement une de ces

soirées que, chaque semaine, je passais d'habitude avec ma mère et ma sœur. Aussi tournai-je mes

pas vers le nord, dans la direction de Hampstead.

Il me faut mentionner ici, pour la clarté du récit où je m'engage, que mon père, à l'époque où je me reporte, était déjà mort depuis quelques années. Des cinq enfants qu'il avait laissés, ma sœur Sarah et moi restions seuls. Mon père avait exercé, avant moi, la profession de maître de dessin, et son travail assidu la lui avait rendue lucrative. La tendresse inquiète et scrupuleuse dont il

entourait les êtres qui dépendaient de lui, lui avait inspiré, dès les premiers temps de son mariage,

l'idée de consacrer à faire assurer sa vie une bien plus forte somme qu'il n'est ordinaire de mettre

en réserve pour cet objet. Aussi, grâce à sa prudence et à son abnégation, également admirables, ma

mère et ma sœur étaient restées, après sa mort, aussi indépendantes d'autrui qu'elles l'avaient été

durant sa vie. J'héritai naturellement de ses relations et de sa clientèle, et j'avais tout lieu de me sentir reconnaissant envers lui pour l'avenir de bien-être qui, dès mon début, s'offrait à moi.

Les paisibles lueurs du crépuscule tremblaient encore à la cime des coteaux chargés de bruyères, et la perspective de Londres, que mon regard avait d'abord embrassée d'en haut, venait de

s'engouffrer dans les profonds abîmes d'une obscurité nuageuse, lorsque je me trouvai debout devant la porte du « cottage » maternel. À peine avais-je tiré le cordon de la sonnette, que cette porte s'ouvrit brusquement. Un digne ami à moi, Italien d'origine, le professeur Pesca, m'apparut

au lieu de la femme de ménage, et s'élança joyeusement au-devant de moi, psalmodiant, de sa voie

aiguë et avec un accent étranger, notre « hurrah » britannique.

Pour son propre compte et, s'il m'est permis de l'ajouter, pour le mien, le professeur a droit à une présentation dans toutes les règles. Le hasard a fait de lui le point de départ de l'étrange chronique de famille qu'on verra se dérouler en ces pages.

C'était chez certains grands personnages, où il enseignait sa langue et où je professais le dessin, que nous avons fait connaissance, mon ami l'Italien et moi. Tout ce que je savais encore

de

sa vie passée, c'est qu'il avait exercé un emploi quelconque à l'université de Padoue ; qu'il avait quitté l'Italie pour des raisons politiques auxquelles il ne faisait jamais la moindre allusion ; et que,

depuis bien des années, il était honorablement établi à Londres comme professeur de langues.

Sans qu'on pût précisément le regarder comme un nain, — car il était parfaitement bien fait de la tête aux pieds, — Pesca est, je crois, le plus petit être humain que j'aie jamais vu ailleurs que

sur des tréteaux de foire. Remarquable, n'importe où, par l'étrangeté de ses dehors, il se distinguait

encore du commun des hommes par l'inoffensive bizarrerie de son caractère. L'idée dominante de

sa vie paraissait être l'obligation où il se croyait de témoigner sa reconnaissance au pays qui lui avait procuré un asile et des moyens de subsister, en faisant tout ce qui dépendait de lui pour devenir aussi Anglais que possible.

Outre l'hommage qu'il rendait à la nation, prise en bloc, par son invariable habitude de traîner avec lui un parapluie, d'avoir des guêtres aux pieds et un chapeau blanc sur la tête, le professeur aspirait à rendre ses habitudes et ses plaisirs britanniques comme son costume.

Constatant que, comme nation, les Anglais se distinguent par un vif amour des exercices athlétiques, notre petit homme, dans l'innocence de son cœur, s'associait impromptu à tous nos « sports » et passe-temps britanniques, aussi souvent que l'occasion s'en présentait, fermement convaincu qu'il pouvait adopter notre goût national pour ces fatigants plaisirs, par un simple effort

de sa volonté, tout comme il avait adopté nos guêtres et notre chapeau blanc, également nationaux.

Je l'avais vu risquer témérairement ses membres dans une chasse au renard et dans une partie de « cricket » ; bientôt après, sous mes yeux, il aventura sa vie, tout aussi aveuglément, au bord de la mer, près de Brighton.

Nous nous étions rencontrés là par hasard, et prenions ensemble notre bain. Si nous nous fussions livrés à un exercice plus spécial à mes compatriotes, j'aurais naturellement eu l'œil sur Pesca ; mais comme, généralement parlant, les étrangers sont aussi aptes que les Anglais à se tirer

d'affaire dans l'eau, il ne me vint pas à l'idée que le talent de la natation comptait parmi ces mâles

exercices que le professeur se croyait en état de pratiquer sans noviciat préalable. Peu après avoir

quitté le rivage, m'apercevant que je n'étais pas devancé, je fis halte, et me retournai pour voir ce

que devenait mon ami.

À mon grand étonnement et à ma grande épouvante je n'aperçus entre moi et la grève que deux petits bras blancs qui s'agitèrent un instant à la surface du flot pour disparaître ensuite tout à

coup. Lorsque je plongeai après Pesca, le pauvre petit homme gisait paisiblement au fond de l'eau,

replié sur lui-même, et beaucoup plus petit, en apparence, que jamais il ne m'avait semblé.

Pendant

les quelques minutes que j'employai à le ramener, le grand air lui rendit sa connaissance, et, avec mon secours, il put gravir les degrés du quai. À mesure que la vie lui revenait, ses merveilleuses illusions au sujet de l'art du nageur semblaient lui revenir aussi. Dès que le claquement de ses dents lui permit de reprendre la parole, il me dit, avec un vague sourire, « que sans doute une crampe lui avait joué ce tour-là. »

Tout à fait remis, et quand il fut revenu me trouver sur le rivage, sa nature méridionale, expansive et chaude, fit tout à coup irruption à travers les barrières de notre étiquette anglaise. Il m'accabla des témoignages de l'affection la plus désordonnée, — s'écria passionnément, avec toute l'exagération italienne, que dorénavant sa vie était à ma disposition, — et déclara qu'il ne connaîtrait jamais de bonheur que s'il trouvait une occasion de me prouver sa reconnaissance par

quelque service dont, à mon tour, je serais tenu de me souvenir jusqu'à ma dernière pensée.

Je fis mon possible pour arrêter le débordement de ses larmes et de ses protestations, en m'obstinant à traiter toute cette aventure comme un bon sujet de plaisanterie ; et je réussis enfin (du

moins me le figurais-je), à diminuer l'écrasant fardeau de reconnaissance que Pesca se voulait mettre sur les épaules. Je ne prévis guère alors, — je ne prévis guère ensuite, notre voyage de plaisir achevé, — que l'occasion de me servir, si ardemment désirée par mon reconnaissant compagnon,

allait bientôt se présenter ; — qu'il la saisisrait à l'instant même ; — et qu'en agissant de la sorte, il

modifierait, du tout au tout, mon existence entière et moi-même.

Pourtant, rien de plus certain. Si je n'avais point plongé après le professeur Pesca, étendu sous l'eau parmi les cailloux et les coquillages, je ne me serais jamais trouvé, selon toute probabilité

humaine, mêlé aux événements dont ces pages renferment le récit ; — jamais peut-être je n'aurais

même entendu le nom de la femme qui a vécu dans toutes mes pensées, qui s'est emparée de toutes

mes facultés, et sous la dominante influence de qui je marche maintenant vers l'unique but de ma vie.



La physionomie et l'attitude de Pesca, le soir où nous nous trouvâmes face à face devant la porte de ma mère, suffisait amplement à me faire savoir qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Inutile, d'ailleurs, de lui demander des explications immédiates. Je pus simplement conjecturer, tandis qu'il m'entraînait par les deux mains à l'intérieur de la maison,

que

(fort au courant de mes habitudes) il était venu là pour s'assurer une rencontre avec moi, ce soir-là

même, et qu'il avait à me communiquer quelques nouvelles particulièrement agréables.

Nous dévalâmes tous deux dans le salon d'une façon essentiellement contraire au cérémonial usité en pareil cas. Ma mère, assise près de la porte ouverte, s'éventait en riant. Pesca

jouissait auprès d'elle d'une faveur toute particulière, et l'excellente femme lui passait les plus fantasques allures qu'il pût se permettre. Chère et bonne mère ! depuis le moment où elle s'était aperçue que le petit professeur m'était réellement attaché, elle lui avait, sans arrière-pensée, ouvert

son cœur, et acceptait pour bonnes, sans même essayer de les comprendre, toutes ses étrangetés énigmatiques.

Ma sœur Sarah, qui avait pour elle sa jeunesse, se montrait pourtant, — phénomène singulier ! — beaucoup moins complaisante. Elle rendait pleine justice à l'excellent cœur de Pesca, mais elle ne l'acceptait pas en bloc, comme faisait ma mère pour l'amour de moi. Ses notions insulaires sur les convenances étaient en perpétuelle insurrection contre le mépris dans lequel, par

tempérament, Pesca tenait certains dehors ; aussi se montrait-elle toujours plus ou moins surprise de

voir sa maman si familière avec le bizarre petit étranger. Ce n'est pas seulement à ma sœur, mais à

bien d'autres encore, que je dois de savoir que nos jeunes contemporains n'ont ni la cordialité ni l'élan de la génération qui les a précédés. Il m'arrive constamment de voir de vieilles gens excités,

montés par la perspective de quelque plaisir prévu, que l'impassible sérénité de leurs petits-enfants

laisse arriver sans s'en émouvoir le moins du monde. Sommes-nous bien sûrs d'être maintenant d'aussi « vrais » petits garçons, d'aussi « vraies » petites filles que nos aînés le furent à leur époque ? Les grands progrès de l'éducation moderne n'ont-ils pas pris une allure trop rapide ? et serions-nous, par hasard, en ces temps si fiers d'eux-mêmes, un tout petit brin trop bien élevés ?

Sans vouloir trancher ces questions, je puis au moins me rappeler que je ne vis jamais ma mère et ma sœur causant ensemble avec Pesca sans trouver que, de ces deux femmes, la première

était incontestablement la plus jeune. En cette occasion, par exemple, tandis que ma mère riait de

bon cœur en nous voyant tomber pêle-mêle, comme deux écoliers, dans son salon brusquement envahi, Sarah, mécontente et troublée, ramassait à terre les fragments brisés d'une tasse que le professeur avait fait tomber en se précipitant au-devant de moi.

— Je ne sais vraiment pas ce qui serait arrivé, Walter, dit ma mère, si vous aviez encore tardé longtemps. Pesca était presque fou d'impatience ; j'étais, moi, presque folle de curiosité. Le

professeur nous apporte de merveilleuses nouvelles qui vous intéressent, à ce qu'il dit, et il a eu la

cruauté de ne vouloir nous en rien laisser deviner jusqu'à ce que son ami Walter fût arrivé pour les

entendre...

— Quel ennui !... une douzaine dépareillée ! grommelait Sarah, toujours tristement penchée sur les ruines de son petit bol.

Pendant ces discours, Pesca, que son agitation joyeuse avait empêché de constater les dégâts infligés par lui à la porcelaine du ménage maternel, attirait péniblement vers l'autre bout de la pièce

un énorme fauteuil confortable qu'il comptait faire servir, maintenant qu'il avait un public, à ses manifestations oratoires. Quand il l'eut convenablement installé, le dossier tourné vers nous, il s'agenouilla dans cette chaire improvisée, et, non sans émotion, apostropha l'assistance, composée de trois personnes.

— Mes chers bons, commença Pesca (il disait toujours « chers bons » pour « dignes amis »), veuillez maintenant m'écouter. Le temps est venu... — je vais vous donner une bonne nouvelle ;

—
je parle enfin !

— « Hear ! hear ! » dit ma mère, entrant à pleines voiles dans la fiction parlementaire.

— Vous allez voir, maman, dit tout bas Sarah, qu'il va démembrer le meilleur de vos fauteuils.

— Je remonte dans le passé ; je m'adresse au plus noble des êtres créés, continua Pesca, qui, par-dessus la balustrade de sa chaire, dirigeait vers moi, sujet indigne, sa véhémence allocution. Quand j'étais étendu mort au fond de la mer (par suite d'une crampe), qui est venu me chercher ?

qui m'a tiré en haut ? et qu'ai-je dit quand ma vie et mes habits me furent rendus ?...

— Beaucoup plus qu'il n'en fallait, à coup sûr, interrompis-je du ton le plus bourru que je sus prendre. En effet, pour peu qu'on encourageât le professeur à traiter ce sujet, il fallait s'attendre

à le voir finir par un déluge de larmes.

— J'ai dit alors, continua Pesca, que ma vie appartenait pour jamais à mon cher ami Walter ;

— je l'ai dit, et cela est. J'ai dit que désormais, pour être heureux, il me fallait trouver l'occasion de

faire quelque chose d'utile à Walter ; — aussi n'ai-je jamais été en paix avec moi-même jusqu'à la

présente journée, bénie entre toutes. Et maintenant, s'écria le petit enthousiaste de sa voix la plus

aiguë, le bonheur me sort par tous les pores ; car, sur ma foi, sur mon âme, sur mon honneur, ce quelque chose, enfin, est trouvé ! Tout ce qui me reste à dire, maintenant, c'est : — « Right-all-right ! »

Peut-être est-il nécessaire d'expliquer ici que Pesca se piquait d'être parfaitement Anglais dans son langage tout comme dans sa toilette, ses manières et ses divertissements. Ayant accroché au passage quelques-unes de ces expressions qui reviennent sans cesse dans nos entretiens familiaux,

il en émaillait sa conversation à tout propos, de façon à prouver que, s'il en goûtait la sonorité spéciale, il en ignorait assez généralement la portée idiomatique. En effet, au moyen de répétitions

qu'il inventait, il faisait, de ces expressions bien connues, autant de composés hybrides qui semblaient se résoudre en une syllabe unique, indéfiniment prolongée.

— Parmi les grandes maisons de Londres où j’enseigne ma langue natale, — dit le professeur, abordant, sans plus de préface, l’explication qu’il nous avait fait attendre si longtemps,
— il en est une particulièrement grande, dans cette vaste place, appelée Portland... — Vous savez
tous où elle est ?... Oui, oui ! « Course of course !... » — Cette belle maison, mes chers bons, sert
de résidence à une belle famille. Une maman, blonde et grasse ; trois jeunes « misses, » grasses et
blondes ; deux jeunes « misters, » blonds et gras ; enfin un papa, le plus gras et le plus blond de tous, lequel est un négociant de conséquence, qui a de l’or par-dessus la tête, — bel homme autrefois, mais qui, attendu son front dénudé, qu’un double menton accompagne, n’est plus, de nos
jours, un homme tout à fait beau. Or, voyez un peu !... j’enseigne aux jeunes « misses » les sublimités de Dante, et, — « my-soul-bless-my-soul ! » — le langage humain ne saurait dire à quel
point les sublimités de Dante embarrassent ces trois jolies têtes. Mais, peu importe, — « all in good
time ! » — et plus j’ai de leçons, mieux vont les choses... Et, voyez maintenant !... Figurez-vous
qu’aujourd’hui même je donne leur leçon, comme d’habitude, aux jeunes « misses. » Nous voilà,
tous les quatre, descendus ensemble dans l’Enfer de Dante. Au septième cercle — mais n’importe ;
tous les cercles se valent pour ces trois jeunes « misses, » blondes et grasses, — au septième cercle,
néanmoins, mes élèves se trouvent rudement empêtrées ; et moi, pour les tirer de là, de réciter, de
commenter, de chauffer jusqu’au rouge mon inutile enthousiasme , lorsque des bottes viennent à craquer dans le corridor, et apparaît le papa, cousu d’or, ce négociant de conséquence, à la tête nue,
au menton double. — Ah ! mes chers bons, je serre notre affaire, à présent, de plus près que vous ne
pensez ! N’ai-je point épuisé votre patience ? ou vous êtes-vous déjà dit à vous-mêmes : — « Deuce
what-the-deuce ! » Pesca, ce soir, n’est pas à court d’haleine...
Nous déclarâmes son récit palpitant d’intérêt. Le professeur continua :
— Dans sa main, le papa cousu d’or tient une lettre ; et, après s’être excusé de nous déranger, dans nos régions infernales, en nous rappelant aux vulgarités domestiques, il s’adresse aux trois jeunes « misses. » Comme tous les exordes anglais de ma connaissance, le sien débute par
un majuscule : — Oh ! ma chère... dit le négociant de conséquence, je viens de recevoir une lettre
de mon ami M*** — (le nom ne me revient pas, mais peu importe, nous le retrouverons bien) :
—
right-all-right !... Ainsi dit le papa, et il ajoute : — Mon ami me demande de lui recommander

un

maître de dessin qu'il puisse faire venir chez lui, à la campagne... « My-soul-bless-my-soul !... »

Lorsque j'entendis le papa cousu d'or prononcer ces paroles, si j'avais été de taille, je lui aurais jeté

les bras autour du cou et je l'eusse étreint sur mon cœur !... Vu l'état des choses, je me contentai de

bondir sur mon fauteuil. J'étais sur les épines, et mon âme brûlait de s'épancher ; mais je réfrémai

ma langue, et laissai le papa continuer. — Peut-être connaissez-vous, dit cet excellent homme d'argent, qui pliait et fripait entre ses doigts dorés la lettre de son ami — peut-être connaissez-vous,

chères, un maître de dessin digne d'être recommandé par moi ?... — Les trois jeunes misses commencent par se regarder l'une l'autre, et répondent ensuite (non sans débiter par l'O majuscule

indispensable) : « Oh ! dear no, papa !... mais voici M. Pesca... » Dès qu'il est question de moi, je

n'y tiens plus. Votre souvenir, chers bons, me monte à la tête comme un flot de sang ; je m'élançais,

comme si une broche, tout à coup sortie du sol, avait traversé le fond de mon fauteuil ; — je m'adresse au négociant de conséquence et je lui dis (c'est la phrase anglaise) : — Cher monsieur,

« I have the man ! » le premier professeur du monde !... recommandez-le, dès ce soir, par la poste,

et demain, par le chemin de fer, expédiez-le, « bag and baggage ! » (encore une phrase anglaise

— hé ?) — Doucement, dit le papa ; est-ce un étranger ou un Anglais ? — Anglais, répondis-je, Anglais

jusqu'à la moelle des os. — Respectable ? dit le papa. — Monsieur, dis-je à mon tour (car cette dernière question me blesse, et je renonce à toute familiarité vis-à-vis de lui), monsieur !...

l'immortelle flamme du génie brûle dans la poitrine de cet Anglais, et, qui plus est, elle brûlait déjà dans la poitrine de son père ! — Laissons cela ! reprend ce papa cousu d'or, mais barbare,

— laissons de côté son génie, monsieur Pesca ; le génie n'est pas admis dans ce pays, s'il n'est accompagné d'une respectabilité suffisante ; — alors nous sommes très-charmés, très-charmés vraiment de lui faire accueil... Votre ami peut-il produire ses attestations ?... Se présenterait-il, au

besoin, pourvu de lettres garantissant sa responsabilité morale ? — Avec un geste négligent : — Des lettres ? dis-je ; ha ! « my-soul-bless-my-soul ! » Je le crois bien !... Vous faut-il des volumes

de lettres ? des portefeuilles d'attestations ?... — Une ou deux suffiront, répliqua cet homme, bouffi

de flegme et de monnaie. Qu'il me les envoie avec son nom et son adresse !... Puis...

Doucement,

doucement, monsieur Pesca !... avant de courir ainsi trouver votre ami, peut-être serait-il bon de prendre un billet. — Un billet... de banque ? m'écriai-je indigné. Pas de billet de banque, s'il

vous

plaît, que mon brave Anglais ne l'ait gagné d'abord. — Un billet de banque ? reprend le papa fort

surpris. Qui a parlé de billets de banque ? Le billet que je veux dire est une note, un
mémoire

de ce qu'il doit faire et de ce qu'il doit gagner. Continuez votre leçon, monsieur Pesca, et je vais
extraire pour vous la lettre de mon ami... — Voilà mon homme d'argent et de négoce qui
s'asseyait

devant sa plume, son encre et son papier, tandis que, suivi de mes trois jeunes misses, je me
replonge dans l'Enfer de Dante. En dix minutes, la note est rédigée, et les bottes du papa s'en
vont,

craquant par les corridors. À partir de ce moment, sur ma foi, sur mon âme, sur mon honneur, je
ne

me connais plus ! L'éblouissante pensée que j'ai enfin pris la balle au bond, et que ma dette
envers

le plus cher de mes amis peut être déjà considérée comme payée, me monte à la tête et
m'enivre...

— Comment je tire les jeunes misses et moi-même de nos régions infernales : comment je
dépêche

ensuite mes autres affaires ; comment j'avale, sans trop m'en douter, mon petit repas du soir, un
habitant de la lune vous le dira aussi bien que moi. L'important, c'est que me voici, ayant en
main

la note du négociant de conséquence, le cœur plein de vie, chaud comme le feu, plus heureux
qu'un

roi !... Ah ! ah ! ah ! « Right-right-right- all-right ! »

Ici, le professeur brandit sur sa tête le mémoire dont il venait de parler, et termina son
long et rapide récit par un de ces « cheers » anglais que parodiait si plaisamment son « soprano »
d'Italie.

Ma mère, dès qu'il eut fini, se leva, les joues animées et les yeux brillants, elle saisit
chaleureusement les deux mains du petit homme.

— Cher et bon Pesca, lui dit-elle, je n'ai jamais douté de votre sincère affection pour Walter,
mais j'en suis maintenant plus persuadée que jamais.

— Il est certain que, pour le compte de Walter, nous sommes très-obligés au professeur
Pesca, crut devoir ajouter Sarah, et tout en parlant ainsi, elle se levait à demi, comme pour
s'approcher à son tour du fauteuil qui avait servi de tribune ; mais remarquant que Pesca, dans
son

extase, baisait les mains de ma mère, elle prit un air sérieux et se rassit :

— Puisque ce petit homme si familier traite ainsi ma mère, que me fera-t-il donc « à moi ? »

La vérité se lit quelquefois sur les visages ; et sans nul doute, telle était la pensée de Sarah
quand elle retomba sur son siège.

Bien que touché des sentiments qui avaient dicté la conduite de Pesca, je n'éprouvais pas,
devant la perspective maintenant ouverte devant moi, le plaisir qu'elle eût dû me procurer. Aussi,

quand le professeur en eût fini avec les mains de ma mère, et lorsque je l'eus chaudement
remercié

de son intervention en ma faveur, je demandai qu'on me permît de jeter un coup d'œil sur la note

que son respectable patron avait dressée pour m'être soumise.

Pesca me tendit le papier, non sans un geste de main tout à fait triomphal.

— Lisez !... dit le petit homme avec majesté ; l'écrit du papa cousu d'or s'explique, je vous le garantis, avec la clarté de cent trompettes...

Les conditions, effectivement, étaient exposées d'une manière nette, précise, intelligible. La note m'informait :

« Premièrement. » — Que Frederick Fairlie, Esq. de Limmeridge-House, Cumberland, désirait s'assurer les services d'un professeur de dessin, versé dans son art, pour une période de quatre mois, garantie de part et d'autre.

« Secondement. » — Que ce professeur aurait à remplir une double mission. Il surveillerait les progrès de deux jeunes dames dans l'art de peindre à l'aquarelle ; il consacrerait ensuite les heures de loisir que lui laisserait le temps pris par les leçons, à réparer et classer une précieuse collection de dessins qu'on avait laissée, depuis longtemps, dans un complet abandon.

« Troisièmement. » — Que le salaire offert à la personne disposée à se charger de ces soins, et capable de les remplir convenablement, serait de quatre guinées par semaine ; qu'elle résiderait à

Limmeridge-House ; et qu'elle y serait traitée sur le pied d'un « gentleman. »

« Quatrièmement, » et enfin. — Que personne ne devait songer à se proposer pour cet emploi sans pouvoir fournir les meilleurs et les plus sûrs témoignages, sous le double rapport du talent et de la moralité. Les preuves fournies seraient contrôlées par l'ami que M. Fairlie avait à Londres, et auquel tous pouvoirs étaient donnés pour conclure les arrangements nécessaires. Ces instructions étaient suivies du nom et de l'adresse de ce négociant de Portland-Place, chez lequel Pesca professait l'italien ; — et c'est ainsi que finissait la note ou « mémorandum. »

L'engagement qui m'était ainsi offert avait, certes, ses côtés attrayants. Selon toute apparence, mon emploi serait à la fois facile et agréable ; on me le proposait en automne, c'est-à-dire à ce moment de l'année où j'avais le moins d'occupations ; le salaire, si j'en jugeais par mon

expérience personnelle, était d'une libéralité surprenante. Je me disais tout ceci, je sentais que je devais m'estimer heureux si je parvenais à m'assurer cette mission de confiance, — et pourtant, à

peine avais-je lu le « mémorandum, » que je sentis en moi une inexplicable répugnance à faire un

pas de plus dans cette voie. Jamais, à aucune époque de mon passé professionnel, je n'avais vu mon

devoir et mes penchants se mettre en lutte d'une manière aussi pénible et aussi difficile à expliquer.

— Oh ! Walter, votre père n'a jamais eu pareille chance ! me dit ma mère en me rendant la note qu'elle venait de parcourir à son tour.

— Se lier avec des gens si distingués ! fit remarquer Sarah, se redressant sur sa chaise, et se trouver avec eux, tout d'abord, dans de telles conditions d'égalité !...

— Sans doute, sans doute ; les conditions, à tous égards, sont assez séduisantes, répliquai-je avec impatience. Mais, avant d'envoyer mes « attestations », comme ils disent, je voudrais un peu

réfléchir.

— Réfléchir ! s'écria ma mère. Y pensez-vous, mon enfant ?

— Réfléchir ! répéta ma sœur, faisant écho en de telles circonstances, voilà quelque chose de bizarre !

— Réfléchir ! s'écria le professeur, comme s'il eût fait sa partie dans un « canon... » Réfléchir à quoi ? répondez ! Ne vous plaigniez-vous pas dernièrement de votre santé ?... Ne réclamiez-vous pas à grands cris l'air de la campagne ? Eh bien ! voici dans votre main un papier

qui vous offre, à pleine poitrine et pour quatre mois, ces brises rafraîchissantes dont un souffle, disiez-vous, suffirait pour vous ranimer. Est-ce vrai, cela ? voyons, répondez ! Puis, — vous avez

besoin d'argent. Eh bien ! quatre belles guinées par semaine, n'est-ce donc rien ? « My-soul-
bless-

my-soul ! » qu'on « me » les donne seulement, — et mes bottes craqueront comme celles du papa

cousu d'or, toutes fières d'être chaussées par un homme si puissamment riche. Quatre guinées chaque semaine, et, par-dessus le marché, la jolie compagnie de deux jeunes « misses ; » mieux encore votre lit, votre déjeuner, votre dîner, vos thés, vos « lunches, » vos amples rasades de bière

écumante, tout ce dont vous vous gorgez, vous autres Anglais, tout cela pour rien ! — Oh ! Walter,

mon cher bon ! — « deuce-what-the-deuce ! » — pour la première fois de ma vie vous m'abasourdissez, sur ma parole !...

Ni la surprise que, bien évidemment, ma conduite causait à ma mère, ni la fervente énumération que Pesca venait de consacrer aux avantages de mon futur emploi, ne purent en rien

ébranler la répugnance déraisonnable que me causait l'idée d'aller à Limmeridge-House. Quand j'eus mis en avant toutes les mesquines objections que je pus trouver contre le voyage du Cumberland, et quand, une à une, je les eus vu battre en brèche de la façon la plus victorieuse, j'essayai d'élever un dernier obstacle en demandant ce que deviendraient mes élèves de Londres,

tandis que j'enseignerais aux jeunes pupilles de M. Fairlie le dessin d'après nature. On me répondit,

avec raison, que le plus grand nombre d'entre eux allait me quitter pour les excursions d'automne ;

ceux qui resteraient à Londres, en bien petit nombre, pourraient être confiés à un de mes confrères, auquel, en des circonstances identiques, j'avais rendu le même service que je réclamerais

aujourd'hui de son obligeance. Ma sœur me rappela que ce jeune « gentleman » s'était mis expressément à ma disposition pour la saison actuelle, si j'avais fantaisie de quitter la ville. Ma mère me somma sérieusement de ne pas souffrir qu'un vain caprice se mît en travers de mes intérêts

et des soins réclamés par mon état de santé ; Pesca, enfin, du ton le plus pathétique, me supplia de

ne pas le blesser au cœur en repoussant le premier témoignage de reconnaissance qu'eût pu m'offrir

l'ami dont j'avais sauvé la vie.

Ces remontrances, évidemment inspirées par l'affection la plus sincère, auraient influencé

l'homme le moins facile à émouvoir. Aussi, sans pouvoir dompter tout à fait mes perverses antipathies, je me trouvai assez vertueux pour en rougir de bon cœur, et je cédaï finalement à tout ce

qu'on demandait de moi.

Le reste de la soirée fut assez gaiement consacré à mille plaisanteries sur la vie que j'allais mener avec les deux « ladies » du Cumberland. Pesca, que notre « grog » national mettait en verve,

revendiqua ses lettres de grande naturalisation comme Anglais, en entassant rapidement une longue

série de « speeches : » tantôt proposant la santé de ma mère, tantôt la santé de ma sœur, ma propre

santé, les santés, en masse, de M. Fairlie et des deux jeunes « misses ; » puis, avec émotion, il se remercia lui-même, immédiatement, au nom de toutes les personnes qu'il avait honorées de ces « toasts »

— Un secret, Walter, me dit à l'oreille mon petit ami, quand nous nous en retournions ensemble, bras dessus bras dessous. En songeant à quel point je me suis vu éloquent, je sens l'ambition déborder dans mon âme. Un de ces jours, vous me verrez faire partie de votre illustre Chambre des communes... « Honourable « Pesca, M. P !... »

Le lendemain matin, j'envoyai au patron du professeur, dans Portland-Place, les attestations écrites qu'il avait réclamées. Trois jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de quoi que ce fût,

et j'en conclus, avec une secrète satisfaction, que mes preuves n'avaient point semblé assez catégoriques. Le quatrième jour, cependant, une réponse arriva. Elle annonçait que mes services étaient acceptés par M. Fairlie, et me mettait en demeure de partir immédiatement pour le Cumberland. Le « post-scriptum » renfermait, dans le plus grand détail, les instructions nécessaires

au voyage que j'allais entreprendre.

Je m'arrangeai, toujours un peu à contre-cœur, pour quitter Londres le lendemain de bonne heure. Dans l'après-midi, Pesca, se rendant à un dîner, passa chez moi pour me dire adieu.

— Ce qui, en votre absence, séchera mes pleurs, disait le professeur d'un ton gai, c'est la pensée que ma main, cette main providentielle, a donné la première impulsion à votre fortune en ce

bas-monde... Allez, mon ami !... vous connaissez le proverbe anglais... « Dans le Cumberland, on

profite du soleil pour faire ses foins... « Au nom du ciel, ne l'oubliez pas !... Épousez une des deux

jeunes « misses ; » devenez « l'honorable » Hartright, M. P., et quand vous serez au sommet de l'échelle, souvenez-vous que Pesca, resté en bas, a réalisé pour vous ce beau rêve...

Je tâchai de rire avec mon petit ami de cette plaisanterie qui assaisonnait ses adieux ; mais, bien malgré moi, je ne pouvais m'égayer. Je ne sais quelle pénible émotion balançait chez moi l'effet discordant de ses légères paroles.

Lorsque je me retrouvai seul, il ne me restait plus qu'à partir pour le « cottage » de Hampstead, où je devais dire adieu à ma mère et à Sarah.

IV

La chaleur, tout le jour, avait été presque écrasante ; la soirée, maintenant, était encore lourde et sans air. Ma mère et ma sœur m'avaient tant de fois répété leurs derniers conseils, et tant de fois supplié « d'attendre encore cinq minutes, » qu'il était près de minuit quand la domestique ferma derrière moi la porte du jardin. Je fis quelques pas sur la route qui me ramenait à Londres ;

puis, pris d'hésitation, je m'arrêtai.

La lune, pleine et large, brillait dans l'azur profond d'un ciel sans étoiles, et le sol inégal des bruyères prenait, sous ses lueurs mystérieuses, un aspect assez sauvage pour qu'on se pût croire bien loin de la grande ville couchée pourtant au pied de ces coteaux déserts. L'idée de me replonger, plus tôt qu'il ne le fallait absolument, au sein de l'étouffante obscurité que j'allais retrouver à Londres n'avait pour moi aucun attrait. M'aller mettre au lit dans ma petite chambre privée d'air, ou bien me soumettre à quelque procédé de suffocation graduelle, me semblait, agité

comme je l'étais de corps et d'âme, une seule et même chose. Je résolus de retourner en flânant, et

par le plus long chemin que je pourrais prendre, vers mon odieux domicile ; de suivre à loisir les sentiers sinueux que je voyais se dessiner en blanc parmi les bruyères désertes, et de rentrer à Londres par son faubourg le moins encombré, en prenant d'abord Finchley-Road, pour me retrouver

ensuite, aux fraîcheurs matinales, dans le voisinage de Regent's Park.

Je cheminaï donc lentement, absorbé dans le calme divin du tableau qui m'était offert, et admirant les douces alternatives de lumière et d'ombre que, de tous côtés, les flexions du sol inégal

multipliaient sous mes yeux. Aussi longtemps que dura ce charmant début de ma promenade nocturne, mon âme s'abandonna, presque passive, aux impressions que ces grands aspects produisaient en elle ; c'est à peine si je pensais à quoi que ce fût ; — mes pensées, du moins, semblaient s'effacer sous l'énergie de mes sensations.

Mais quand j'eus quitté les bruyères et pris le chemin de traverses où mes yeux trouvaient beaucoup moins de pâture, les idées que me suggérait naturellement la modification prochaine de

mes habitudes et de mes travaux, reprirent de plus en plus leurs droits à mon attention exclusive. Lorsque j'arrivai à l'extrémité du chemin, j'étais de nouveau complètement perdu dans les fantasques évocations qui me montraient tour à tour Limmeridge-House, M. Fairlie, et les deux jeunes personnes dont j'allais former le talent d'aquarellistes.

Je me trouvais maintenant parvenu à ce point spécial de mon trajet où quatre chemins se rencontrent : — celui de Hampstead par lequel je m'en revenais ; celui qui mène à Finchley ; celui

qui court dans la direction du West-End ; enfin, celui qui ramène à Londres. J'avais machinalement

pris cette dernière direction, et marchais lentement le long du grand chemin solitaire, — perdu, je

m'en souviens, dans de vaines conjectures sur le genre de beauté de ces jeunes « ladies » du Cumberland, — lorsque, en une seconde, tout le sang de mes veines s'arrêta brusquement au contact léger et soudain d'une main qui, par derrière, se posait sur mon épaule.

À l'instant même, je me retournai, les doigts crispés autour de la poignée de ma canne.

Là, au milieu de cette grande route, large et lumineuse, — là, comme si elle venait de jaillir de terre ou de tomber du ciel, — se tenait, debout, une femme, seule, et, de la tête aux pieds, vêtue

de blanc ; sa figure, penchée de mon côté, semblait m'adresser une question solennelle, et, au moment où je me retournai, sa main s'étendit vers le nuage noir qui planait sur Londres.

J'étais trop saisi par la soudaineté de cette apparition extraordinaire, dans le silence de la nuit et en cet endroit isolé, pour lui adresser la moindre question. L'inconnue parla donc la première.

— Est-ce là le chemin de Londres ? dit-elle.

Je l'examinais avec attention pendant qu'elle me demandait cet étrange renseignement. Il était près d'une heure. Tout ce que je pouvais discerner au clair de lune était une figure jeune, sans

fraîcheur, aux contours effilés ; de grands yeux sérieux, exprimant par leur fixité une attention extraordinaire ; des lèvres frémissantes, aux mouvements indécis ; et des cheveux blonds, d'une nuance vague, entre le fauve et le brun. Il n'y avait dans ses façons rien d'égaré, rien d'immodeste :

elles étaient paisibles et contenues, un peu mélancoliques peut-être et légèrement soupçonneuses :

ce n'étaient pas exactement celles d'une « lady ; » d'un autre côté, ce n'étaient pas celles d'une femme appartenant à la caste inférieure. La voix, si peu que je l'eusse entendue, m'avait frappé par

ses accents singulièrement calmes, et, pour ainsi dire, mécaniques ; le débit était d'une rapidité remarquable. Cette femme tenait dans sa main un petit sac ; et son costume — chapeau blanc, châle blanc, robe blanche, — n'était certainement pas, pour autant que je pusse conjecturer, taillé dans

des étoffes très-fines ou très-coûteuses. Sa taille était mince et un peu au-dessus de la moyenne ; sa

tenue et ses gestes étaient exempts de tout ce qui eût pu la rendre suspecte. Voilà tout ce qu'il me fut donné de remarquer à la clarté douteuse qui nous entourait, et dans l'état de perplexité où m'avait jeté cette rencontre bizarre. Ce que pouvait être cette femme, et par quel hasard elle se trouvait sur la grande route à une heure après minuit, autant d'énigmes insolubles pour moi. La seule chose dont je me sentisse bien assuré, c'est que le mortel le plus grossier n'eût pu se méprendre sur les motifs qu'elle pouvait avoir de s'adresser à lui ; — même à cette heure suspecte,

même dans cet endroit désert.

— M'avez-vous entendue ? reprit-elle avec son débit calme et rapide, et sans la moindre nuance de mécontentement ou d'inquiétude. Je vous ai demandé si c'était là le chemin de Londres.

— Oui, répondis-je, c'est là le chemin : il conduit à Saint-John's Wood et à Regent's Park. Veuillez m'excuser de ne vous avoir pas répondu plus tôt. J'étais un peu troublé de votre soudaine

apparition sur la route, et, même à présent, je ne puis encore m'en rendre bien compte.

— Vous ne me soupçonnez d'aucun méfait, n'est-ce pas ?... Je n'ai rien fait de mal... Un accident m'est arrivé... Je suis fort à plaindre de me trouver ici, à pareille heure, et toute seule... Pourquoi me soupçonneriez-vous d'avoir fait le mal ?

Elle s'exprimait avec une ardeur, une agitation hors de propos, s'écartait de moi tout en parlant. Je fis, pour la rassurer, tout mon possible.

— Ne supposez pas, je vous prie, que j'incline le moins du monde à vous soupçonner, lui dis-je ; mon seul désir est de vous être utile, si je le puis ; je m'étonnais seulement de votre apparition sur la route, parce que, l'instant d'avant, il me semblait n'y avoir vu personne...

Se détournant, elle me montra, au point de jonction des deux chemins de Londres et de Hampslead, un endroit où la haie était rompue.

— Je vous ai entendu venir, me dit-elle, et je me suis cachée là pour savoir à quel homme j'avais affaire avant de me risquer à parler. Mes doutes et mes craintes duraient encore quand vous

êtes passé, ce qui m'a réduite à me glisser sur vos traces et à vous toucher le bras...

Se glisser après moi et me toucher... Pourquoi ne m'appeler point ? Chose étrange, à tout le moins.

— Puis-je me fier à vous ? demanda-t-elle. Vous ne me jugerez point mal, parce qu'un accident m'est arrivé...

Confuse, elle s'arrêta ; d'une main, son sac passait dans l'autre ; elle poussait des soupirs pleins d'amertume. L'isolement de cette femme, dénuée de tout appui, m'alla au cœur. L'élan naturel qui me poussait à la secourir, à la protéger, l'emporta bientôt sur les froids conseils de la prudence mondaine que, dans de si étranges circonstances, un homme plus âgé, plus sage, plus réfléchi aurait uniquement consultée.

— Pour tout dessein légitime, lui dis-je, vous pouvez vous fier à moi. S'il vous est pénible de m'expliquer votre singulière situation, ne revenons plus sur ce sujet. Je n'ai le droit de vous demander aucun éclaircissement. Dites-moi comment je puis vous aider ; ce qui dépendra de moi, je le ferai.

— Vous êtes bien bon, et je suis bien heureuse de vous avoir rencontré...

En prononçant ces paroles, sa voix tremblait légèrement, et j'y retrouvai, pour la première fois, quelques nuances de ces accents féminins qui trouvent si aisément un écho dans tous les cœurs,

mais il n'y avait pas une larme dans ces grands yeux, fixement attentifs, qu'elle tenait arrêtés sur moi.

— C'est la seconde fois seulement que je viens à Londres, continua-t-elle, parlant de plus en plus vite, et ce côté de la ville m'est tout à fait inconnu. Puis-je me procurer un cabriolet, une voiture, n'importe laquelle ? Est-il trop tard ? Je ne sais. Si vous pouviez me conduire jusqu'à un cabriolet, — me promettre tout simplement de ne pas vous mêler de mes affaires, et me laisser vous

quitter où et quand il me plaira ; — j'ai une amie à Londres qui sera charmée de me recevoir ; c'est

là tout ce qu'il me faut. — Voudrez-vous me faire cette promesse ?...

Elle regardait avec inquiétude, parlant ainsi, le chemin qu'elle avait suivi et celui qu'elle allait parcourir ; son sac, de plus belle, passait d'une de ses mains dans l'autre : elle répétait ces mois : Promettez-vous ?... et me regardait en face, obstinément, avec une crainte suppliante et

une

confusion qui faisaient mal à voir.

Que faire ? J'avais là, complètement à ma merci, une personne inconnue, — cette inconnue était une femme sans ressources et sans protection. Pas une maison dans le voisinage, pas un passant à qui je pusse demander conseil; d'autre part, je ne me connaissais pas au monde un seul droit qui m'investit sur elle d'un contrôle quelconque, alors même que j'aurais su comment exercer ce contrôle. Les événements survenus depuis projettent leur ombre sur le papier même où je trace

ces lignes, et ils m'ont appris à me méfier de moi. Cependant, dirai-je encore, que faire en pareille

passé ?

Je ne me charge pas de l'apprendre à ceux qui ne le savent point, mais voici ce que je fis. Je lâchai, par quelques questions, de gagner du temps.

— Êtes-vous bien sûre que votre amie de Londres voudra vous recueillir à cette heure indue ?

— Parfaitement sûre. Dites simplement que vous me laisserez vous quitter où et quand il me plaira ; dites que vous ne vous mêlerez pas, malgré moi, de ce qui me concerne !... Voulez-vous me

promettre cela ?... Et comme, pour la troisième fois, elle répétait ces paroles, elle se rapprocha de

moi et posa sa main sur ma poitrine, tout à coup, avec un geste à la fois doux et furtif. — Main frêle, main glacée (je la sentis en l'écartant), même en cette nuit brûlante. N'oubliez pas que j'étais

jeune ; n'oubliez pas que cette main, posée si près de mon cœur, était celle d'une femme.

— Promettez-vous ?

— Oui...

Une parole bien simple ! Ce mot familier qui passe, à chaque heure du jour, sur les lèvres de tout le monde. Et pourtant, mon Dieu ! je tremble maintenant, rien qu'à le voir écrit devant moi...

Nous nous dirigeâmes vers Londres, et, à cette heure paisible, la première du jour nouveau, — nous marchâmes côte à côte, moi et cette femme dont le nom, le passé, le caractère, les projets,

dont la présence même à mes côtés, en ce moment, étaient pour moi autant de mystères impénétrables. Il me semblait rêver. Étais-je bien Walter Hartright ? Cette route, était-ce bien la même, si « passante », si vulgairement hantée, où, les dimanches, viennent bayer les bourgeois en

fête ? Était-il bien vrai qu'une heure auparavant je venais de quitter la paisible et décente atmosphère du « cottage » maternel ? J'étais, en vérité, trop étonné de moi-même, — et trop dominé

par un sentiment de vague remords, — pour oser, pendant les premières minutes, adresser la parole

à mon étrange compagne. Ce fut elle encore qui, la première, rompit le silence.

— J'ai une question à vous faire, dit-elle tout à coup : connaissez-vous, à Londres, beaucoup de monde ?

— Oui, beaucoup.

— Beaucoup de nobles ?... beaucoup de gens titrés ?...

Cette question bizarre était évidemment dictée par je ne sais quel soupçon. J'hésitai avant d'y répondre.

— Quelques-uns, dis-je, après un instant de silence.

— Beaucoup ?... — Elle suspendit ici sa phrase et promena sur mon visage un regard scrutateur. — Beaucoup de gens ayant le rang de « baronet ?... »

Trop étonné pour répondre, je la questionnai à mon tour.

— Pourquoi me demandez-vous ceci ?

— Parce que, dans mon intérêt, j'espère qu'un certain « baronet » vous est inconnu.

— Voulez-vous me dire son nom ?

— Je ne puis... Je n'ose... Je ne m'appartiens plus, quand je le prononce.

— En ce moment, elle parlait haut et presque sur le ton de la menace, levant vers le ciel sa main fermée et l'agitant par un geste passionné ; puis, subitement, elle sembla reprendre possession

d'elle-même, et réfrénant les éclats de sa voix, elle ajouta presque bas :

— Nommez-moi tous ceux que vous connaissez ! Je ne pouvais guère me refuser à une curiosité si insignifiante, et je lui livrai trois noms. Les

deux premiers étaient ceux de deux chefs de famille dont j'avais les filles pour élèves ; le troisième,

celui d'un jeune célibataire qui naguère m'avait emmené à bord de son yacht pour me faire faire quelques esquisses.

— Ah ! dit-elle avec un soupir de soulagement, vous ne le connaissez pas... Vous même, êtes-vous noble ?... êtes-vous titré ?

— Il s'en faut... Je ne suis qu'un pauvre professeur de dessin.

Au moment où mes lèvres articulaient cette réponse, peut-être avec quelque amertume, elle prit mon bras, par une de ces brusques inspirations qui lui étaient propres.

— Il n'est pas noble !... pas titré ! se redisait-elle. Dieu soit loué ! je puis me fier à lui...

J'étais parvenu jusqu'ici, par considération pour ma compagne, à maîtriser ma curiosité ; mais, cette fois, je n'y tins plus.

— Je crains que vous n'ayez de graves motifs de plainte contre quelque personnage noble et titré, lui dis-je. Je crains que ce « baronet, » dont vous ne voulez pas me révéler le nom, n'ait eu envers vous quelques torts graves. Serait-ce lui, par hasard, qui vous oblige à vous trouver ici, la nuit, dans un si grand embarras ?

— Ne me faites pas de question ! ne me forcez point à parler de ceci ! répondit-elle. Je ne suis pas encore en état... J'ai été cruellement traitée, trompée cruellement...

Vous mettez le comble à vos bontés, si vous vouliez marcher un peu plus vite et ne plus m'adresser la parole... Ce qui m'importe, maintenant, c'est de me calmer, si toutefois je le puis...

Nous doublâmes donc le pas, et pendant une demi-heure, tout au moins, pas une parole ne fut échangée entre nous. De temps en temps, toute autre question m'étant interdite, j'interrogeais son visage par quelques regards jetés à la dérobée. Il n'avait pas changé d'expression : les lèvres étaient toujours serrées fortement l'une contre l'autre ; le front avait gardé ses plis attristés, le regard, à la fois ardent et vague, se portait toujours droit en avant. Nous avions gagné les premières

maisons du faubourg et nous approchions du nouveau collège Wesleyen, quand ses traits rigides se

détendirent un peu, et alors elle reprit d'elle-même la conversation interrompue.

— Habitez-vous Londres ? dit-elle.

— Oui, répondis-je, et au même moment, l'idée me vint qu'elle pouvait avoir formé le projet de recourir à moi pour quelque assistance ou quelques conseils ; il fallait, en ce cas, lui épargner un désappointement possible, en l'avertissant que j'allais sous peu m'absenter de chez moi. Aussi ajoutai-je immédiatement : — Demain, par exemple, je quitterai Londres pour quelque

temps. Je vais à la campagne.

— Où ? demanda-t-elle : au nord ou au midi ?

— Au nord ; dans le Cumberland.

— Le Cumberland !... répéta-t-elle avec une sorte d'onction... Ah ! je voudrais bien y aller, moi aussi. J'ai passé dans le Cumberland de bien heureuses années...

J'essayai, une fois encore, de soulever le voile étendu entre cette femme et moi.

— Peut-être êtes-vous née, lui dis-je, dans la belle région des Lacs ?

— Non, répondit-elle, mon pays natal est le Hampshire ; mais autrefois, j'ai passé quelque temps dans une des écoles du Cumberland... Les Lacs, dites-vous ?... Je ne me souviens d'aucun

lac. C'est le village de Limmeridge, c'est Limmeridge-House que j'aimerais à voir.

À mon tour, maintenant, de rester tout à coup sur place. Au moment où ma curiosité était poussée jusqu'au paroxysme, cette allusion fortuite au séjour habité par M. Fairlie, se rencontrant

sur les lèvres de mon étrange compagne, venait me frapper comme un coup de massue.

— Est-ce que vous avez entendu crier après nous ? me demanda-t-elle, jetant ses regards dans toutes les directions, quand elle me vit faire halte.

— Non, non !... j'ai seulement été frappé par ce nom de Limmeridge-House. Il y a quelques jours à peine, certaines gens du Cumberland le m'entonnaient devant moi.

— Ah ! ces gens-là n'étaient pas les « miens » mistress Fairlie est morte ; son mari est mort ; leur petite-fille doit être depuis longtemps mariée et partie. Je ne saurais dire qui habite maintenant

Limmeridge. Je sais seulement que, s'il y reste encore quelques personnes de cette famille, je m'intéresse à elle pour l'amour de mistress Fairlie...

Elle semblait sur

e point d'en dire plus long ; mais, tandis qu'elle parlait encore, nous arrivâmes en vue de la barrière qui forme l'extrémité de « l'Avenue-road. » Sa main se serra autour

de mon bras, et elle jeta un regard inquiet sur l'obstacle qui se dressait devant nous.

— Est-ce que le garde-barrière nous guette ? demanda-t-elle.

Le garde-barrière songeait à tout autre chose ; personne, d'ailleurs n'était dans le voisinage, quand nous franchîmes la porte. La vue des maisons et des réverbères à gaz sembla tout aussitôt l'agiter et la rendre impatiente.

— Voici Londres !... dit-elle. Apercevez-vous quelque voiture dans laquelle je puisse monter ?... Je suis fatiguée... J'ai peur... J'ai besoin de m'enfermer quelque part et de me sentir entraînée...

Je lui expliquai que, pour arriver à une station de cabriolets, il faudrait encore marcher quelque temps à moins que nous n'eussions la bonne fortune de rencontrer une voiture vide. Puis

j'essayai de lui parler du Cimperland, de reprendre la conversation interrompue... ce fut inutile. L'idée de « s'enfermer quelque part et d'être entraînée » s'était absolument emparée de son esprit.

Elle ne pouvait plus penser qu'à cela, ni parler que de cela.

Nous n'avions guère parcouru plus d'un tiers de « l'Avenue-road » quand je vis un cabriolet s'arrêter devant une maison à quelques portes de nous. Un gentleman en descendit, qui rentrait chez

lui, et devant lequel s'ouvrit la porte de son jardin. Je hélai le « cab » au moment où le cocher remontait sur son siège. L'impatience de ma compagne était devenue telle, qu'en traversant la route

pour aller le rejoindre, elle me força presque à prendre la course.

— Il est si tard ! disait-elle ; je ne suis pressée que parce qu'il est tard.

— Je ne puis vous prendre, monsieur, à moins que vous n'alliez du côté de Tottenham-court-road, — me dit le cocher, fort poliment du reste, au moment où j'ouvrais la portière. —

Mon

cheval est sur les dents, et je ne saurais le mener plus loin que son écurie.

— Fort bien ! fort bien ! c'est justement mon affaire... Je vais de ce côté... Je vais de ce côté ! — Elle parlait ainsi d'une voix entrecoupée par l'émotion, et en me poussant de côté pour monter dans le cabriolet. Avant de l'y laisser entrer, je m'étais assuré que le cocher, si poli d'ailleurs, avait bien sa tête à lui. Et maintenant, l'y voyant installée, je la suppliai de permettre que

je pusse la conduire saine et sauve à destination.

— Non, non, non ! — dit-elle, avec une certaine véhémence. — Je suis parfaitement sauve, parfaitement heureuse, à présent. Si vous êtes un gentleman, souvenez-vous de votre promesse...

dites-lui de marcher jusqu'à ce que je l'arrête !... Merci, maintenant, oh ! merci, merci, mille fois !

...

Ma main était sur le tablier du cabriolet. Elle s'en saisit, la baisa, et la repoussa vivement. Le cabriolet, au même moment, partit. Je m'élançai dans la même direction, avec quelque velléité de

l'arrêter ; et pourquoi, je ne savais. — J'hésitai, cependant, de peur d'effrayer ou de tourmenter

cette femme ; — je finis par appeler, mais pas assez haut pour que le cocher y prit garde. Le bruit des roues alla s'affaiblissant dans le lointain... Le cabriolet se perdit dans l'obscurité... La Femme en blanc était partie.

Dix minutes, peut-être plus, s'étaient écoulées... J'étais du même côté de la route, tantôt avançant machinalement de quelques pas, tantôt faisant halte sans trop m'en rendre compte. Par moments, je me surprénais doutant de la réalité de cette aventure ; par moments aussi, mal à mon

aise avec moi-même, il me semblait que j'avais, sans savoir comment, un tort quelconque à me reprocher... Et pourtant, je n'aurais pu dire en quoi j'avais failli. Où j'allais, ce que j'entendais faire

maintenant, c'est tout au plus si je le savais. Je n'avais nettement conscience que du désordre de mes idées, quand je fus tout à coup rappelé à moi-même, — l'expression de « réveillé » serait plus

juste — par un bruit de voix qui se rapprochait derrière moi.

J'étais du côté de la route que la lune n'éclairait point, et à l'ombre de quelques arbres surplombant les murs d'un jardin, quand je fis halte pour regarder ce qui venait ainsi. À l'autre bout

du chemin, et en pleine lumière, un « policeman » avançait, sans se presser, du côté de Regent's Park.

La voiture me dépassa ; — une chaise découverte, que deux hommes conduisaient.

— Halte-là ! cria l'un d'eux. Voici un policeman. Questionnons-le ?

Le cheval s'arrêta tout au plus à quelques mètres de l'endroit obscur où je me tenais.

— Policeman ! cria le personnage qui, tout d'abord, avait parlé... N'avez-vous point vu, tout à l'heure, une femme passer par ici ?...

— Quelle espèce de femme, monsieur ?...

— Une femme avec une robe vert foncé...

— Non ! non ! interrompit l'autre voyageur... Les vêtements dont nous l'avons pourvue ont été retrouvés sur son lit... Elle a dû partir avec les habits qu'elle portait à son arrivée chez nous...

En blanc, policeman... une femme en blanc !...

— Je ne l'ai point vue, monsieur.

— Si vous ou quelqu'un de vos camarades venez à la rencontrer, arrêtez-la... et sous bonne garde, faites-la ramener à l'adresse que voici ! Je payerai les frais, plus une bonne gratification par-

dessus le marché...

Le policeman jeta les yeux sur la carte, que l'on venait de lui remettre :

— Mais, monsieur, reprit-il, en vertu de quoi la devons-nous arrêter ?... quel délit a-t-elle commis ?

— Quel délit ? Elle s'est échappée de mon hôpital d'aliénés... N'oubliez pas !... Une femme en blanc... Partons, maintenant !...

V

« Elle s'est échappée de mon hôpital ! »

J'aurais tort de dire que ces terribles paroles m'apportaient, comme un trait de lumière, une révélation inattendue. Quelques-unes des singulières questions que m'avait adressées la Femme en

blanc, après m'avoir arraché la promesse inconsidérée de la laisser libre d'agir à sa guise, m'avaient

fait penser qu'elle avait quelque chose de dérangé dans l'esprit, ou que quelque effroi récent avait

momentanément troublé l'équilibre de ses facultés. Pourtant, l'idée de folie complète que réveillent

les mots « d'hospice » et « d'aliénés » ne s'était jamais, pour dire vrai, offerte à mon esprit à propos

de cette femme.

Rien, dans son langage et son attitude, ne m'avait paru justifier de prime abord une pareille supposition, et, même avec ce jour nouveau qui résultait des paroles de l'étranger au policeman, je

ne la trouvais pas, pour le présent, très-acceptable.

Qu'avais-je fait, cependant ? Avais-je aidé à s'échapper la victime de la plus abominable captivité qui soit au monde ? Avais-je, au contraire, ouvert la vaste capitale à une malheureuse créature sur laquelle je devais, comme tout homme de cœur mis à ma place, exercer une surveillance légitime, par pitié pour elle comme pour les autres ? Quand cette question se posa pour

ainsi dire devant moi, j'éprouvai un vif serrement de cœur, et je me reprochai de me l'être adressée

trop tard. Le trouble d'esprit où j'étais ne me permit pas de songer à dormir, quand je fus rentré dans mon petit appartement de Clement's-Inn. Peu d'heures me restaient avant celle où il faudrait

m'embarquer pour le Cumberland. Je m'assis donc devant ma table, essayant de dessiner d'abord,

puis de lire, — mais la Femme en blanc venait toujours se placer entre moi et mon crayon, entre moi et mon livre. Était-il survenu quelque malheur à cette pauvre créature abandonnée ? Ce fut ma

première pensée, que j'écartai avec un empressement égoïste. D'autres suivirent, moins poignantes,

et auxquelles je me laissai aller. Où avait-elle arrêté le cabriolet ? Qu'était-elle devenue ? Les deux

hommes de la chaise de poste l'avaient-ils rejointe et reprise ? ou bien était-elle encore libre, en état

de se conduire ? et marchions-nous tous deux par deux routes pour le moment bien divergentes, sur quelque point du mystérieux avenir où nos existences se rencontreraient de nouveau ?...

Ce fut pour moi un soulagement de voir arriver l'heure où il fallait fermer mon appartement et dire adieu à mes affaires de Londres, à mes élèves de Londres, à mes amis de Londres, pour

me

porter à de nouvelles occupations, à une existence nouvelle. Le tumulte même et la confusion qui

régnent à la gare du chemin de fer, — si ennuyeux et si fatigant d'ordinaire, — me ranimèrent et me

firent du bien.

Les instructions qu'on m'avait adressées me prescrivait d'aller d'abord à Garlisle, et de prendre là un embranchement vers la côte. Pour commencer le chapitre des accidents, notre locomotive cassa entre Lancastre et Garlisle. Le retard causé par cette mésaventure me fit manquer

le train que je devais prendre, sans aucune perte de temps, à l'embranchement désigné. Il fallut attendre quelques heures, et lorsque, plus tard, un autre train me descendit à la station d'où on se rendait à Limmeridge-House, il était plus de dix heures. La nuit d'ailleurs était si épaisse, que c'est

tout au plus si je sus démêler mon chemin jusqu'à la « pony-chaise » que M. Fairlie avait envoyée

au-devant de moi.

Le cocher était évidemment décontenancé par mon arrivée si tardive. Je le trouvai en cet état de respectueuse bouderie, tout particulier aux domestiques de race anglaise. Nous cheminions dans

un silence absolu, et fort lentement, à travers les ténèbres. Les chemins étaient mauvais, et l'obscurité de la nuit ajoutait à la difficulté d'y marcher un peu vite. A partir du moment où nous avions quitté la station, il s'était, d'après ma montre, écoulé à peu près une heure et demie, lorsque

j'entendis dans l'éloignement bruire les flots de la mer, et, sous nos pas, craquer le sable des allées

d'un parc. Nous venions alors de franchir une porte : nous passâmes encore sous une autre avant d'arriver devant la maison. Je fus accueilli par un solennel serviteur sans livrée, qui m'apprit que « la famille » était allée se coucher. Il me conduisit dans une haute et vaste pièce, où mon souper m'attendait, tristement servi à l'extrémité d'une immense table d'acajou, dont l'absence de tout convive faisait, en quelque sorte, un désert.

J'étais trop las et trop abattu pour boire ou manger beaucoup, surtout devant un grand diable de valet imposant qui me servait, moi tout seul, avec toute l'activité requise pour une demi-douzaine de dîneurs. Au bout d'un quart d'heure, j'étais en mesure de m'aller mettre au lit. Le solennel serviteur me conduisit dans une pièce meublée avec recherche.

— Monsieur, me dit-il, le déjeuner est pour neuf heures... Puis il s'assura que tout était en ordre, et disparut sans le moindre bruit.

Que vais-je voir, cette nuit, dans mes rêves ? pensais-je en soufflant ma bougie. La Femme en blanc ?... où les habitants encore inconnus de ce château du Cumberland ?... — Étrange sensation que de s'endormir, comme ami de la famille, sous un toit hospitalier, et de n'y connaître

personne, pas même de vue !

Lorsque, le lendemain, j'ouvris les volets, la mer m'apparut joyeuse sous un beau soleil d'août, et, dans l'éloignement, les montagnes d'Écosse bordaient l'horizon de leurs bleuâtres contours, çà et là confondus avec l'azur du ciel.

Ce fut là une surprise délicieuse pour mes yeux habitués à ces étroits « paysages » de Londres, encadrés de briques et de mortiers. Aussi me sembla-t-il, à l'instant même, que j'abordais

me tout un monde de pensées et d'impressions nouvelles. Une sensation qui n'avait rien de très-net

me montrait le passé comme définitivement accompli, définitivement oublié, sans que mes notions sur

le présent et l'avenir s'en trouvassent le moins du monde éclaircies. Des incidents, qui avaient à peine quelques jours de date, s'effaçaient de ma mémoire comme si des mois et des années se fussent passés.

Par exemple, les excentriques récits de Pesca m'annonçant comment il m'avait procuré mon nouvel emploi, — la soirée d'adieux que j'avais passée avec ma mère et ma sœur, — et même la mystérieuse aventure qui m'était arrivée sur le chemin de Hampstead à Londres, — tout cela s'était

transformé en autant d'incidents relégués parmi les souvenirs d'une autre époque. La Femme en blanc était encore présente à ma pensée; mais son image s'offrait déjà moins distincte à mon souvenir.

Un peu avant neuf heures, je descendis au rez-de-chaussée de la maison. Le valet solennel me rencontra errant de corridors en corridors, et mû, par une compassion louable, me montra le chemin de la salle à manger.

Le premier regard que je jetai autour de moi, quand cet homme eut ouvert la porte, me fit découvrir une table élégamment servie, au milieu d'une espèce de galerie éclairée par beaucoup de

fenêtres. De la table, mes yeux se portèrent vers la fenêtre la plus éloignée de moi, et j'y vis, debout,

une dame qui me tournait le dos. Au premier coup d'œil je fus frappé de la rare beauté de sa taille,

que faisait encore valoir une attitude parfaitement gracieuse et simple. Elle était grande, et point trop grande; d'un embonpoint satisfaisant, mais non pas trop grasse; sa tête, bien attachée à ses épaules, se mouvait avec de charmantes ondulations. Perfection spécialement appréciable pour un

homme, la taille était la Quelle devait être, et gardait ses dimensions naturelles ; — sa souplesse flexible n'était point déformée par un corset.

Comme elle ne m'avait pas entendu entrer, je pus me donner le plaisir de l'admirer tout à mon aise pendant une ou deux minutes, après lesquelles je jugeai que la manière la moins embarrassante d'annoncer ma présence serait de faire glisser sur le parquet une des chaises placées

à portée de ma main. Immédiatement, en effet, elle se retourna. L'aisance élégante de ses mouvements et de son allure, tandis qu'elle traversait la pièce dans toute sa longueur, augmentait

singulièrement la curiosité que j'éprouvais de voir son visage. Au moment où elle quittait la

croisée : « Elle est brune, » me disais-je. Quand elle eut fait quelques pas, je continuai : « Certainement, elle est jeune. » Elle approcha davantage, et alors à ma stupéfaction profonde : « Elle est laide, » me vis-je forcé d'ajouter.

Jamais ce vieux dicton que « la Nature ne saurait se tromper, » n'avait reçu de démenti plus complet. Jamais les séduisantes promesses d'une jolie tournure n'avaient été faussées d'une façon

plus saisissante et plus désastreuse par un visage en désaccord avec elles. Le teint de cette jeune personne était presque basané ; le duvet qui ombrageait sa lèvre supérieure équivalait presque à une

moustache. Sa bouche était largement dessinée, grande, virile ; les contours de son visage, massifs

et sans harmonie. Ses yeux, bruns, perçants, hardis, étaient enchâssés dans des arcades trop proéminentes, et son épaisse chevelure, d'un noir brillant comme celui du charbon de terre, lui descendait trop sur le front. Sa physionomie, gaie, franche, intelligente, manquait de cette douceur, de cette flexibilité féminine, si attrayantes, sans lesquelles la femme la plus belle ne saurait

l'être tout à fait. Voir la figure que je viens de décrire sur des épaules qu'un sculpteur eût modelées

avec amour, — être charmé d'abord par les grâces modestes où se révélait la parfaite symétrie de ce

beau corps, et presque repoussé, ensuite, par la virilité de ces traits, de cette physionomie si inconciliable avec le reste, — c'était éprouver, à peu de chose près, l'embarras presque risible dans

lequel nous plongeant certains rêves bizarres, dont nous ne savons comment concilier les contradictions et les anomalies.

— M. Hartright, sans doute ? me dit cette jeune personne, dont un bon sourire vint illuminer, adoucir aussi la physionomie, et qui devenait un peu plus femme en prenant la parole...

Nous avons renoncé, hier soir, à l'espérance de vous voir arriver ; et nous nous sommes retirés à

l'heure habituelle. Veuillez recevoir mes excuses pour cette apparente négligence... et permettez-moi de me présenter à vous comme une de vos futures élèves... Vous offrirai-je la main ?... Je suppose que, tôt ou tard, nous en viendrons là... Pourquoi pas tout de suite ?...

Cette bienvenue sans cérémonie fut articulée d'une voix vibrante, sonore et pleine de charme. La main offerte, — peut-être un peu forte, mais bien modelée — me fut abandonnée avec

la calme aisance, l'aplomb vrai d'une femme bien élevée. Nous prîmes place à la table du déjeuner

avec autant de cordialité, aussi peu d'embarras, que si nos relations dataient déjà de plusieurs années, et que nous nous fussions donné rendez-vous à Limmeridge pour causer amicalement du temps passé.

— Je compte bien, me disait cette aimable personne, que vous êtes venu ici tout à fait déterminé à tirer le meilleur parti possible de votre position. Dès ce matin, il faut vous faire à l'idée

de n'avoir que moi pour vous tenir compagnie à déjeuner. Ma sœur est restée chez elle, où la retient

cette indisposition essentiellement féminine qu'on appelle migraine ; sa bonne vieille gouvernante, mistress Vesey, est charitablement auprès de ma sœur, occupée à lui faire avaler le thé qui doit lui rendre la vie. Mon oncle, M. Fairlie, ne prend avec nous aucun de ses repas. Il est d'une santé

fort précaire, et préfère trôner, en célibataire, au fond de son appartement. La maison n'a pas d'autres habitants si ce n'est moi.

— Nous avons eu pendant quelque temps, en visite, deux de nos jeunes amies ; mais elles nous ont quittées hier désespérant de nous et d'elles. Il ne faut pas s'en étonner. Tout le temps qu'elles sont restées (M. Fairlie étant retenu chez lui par ses souffrances), nous n'avons eu à leur offrir de votre sexe aucun échantillon que l'on pût faire babiller, danser, coqueter. Aussi ne faisons-nous que nous quereller, surtout en dînant... Comment voulez-vous que quatre femmes dînent ensemble, tous les jours, toutes seules de leur espèce, sans se prendre aux cheveux ?... — Nous sommes à table si peu amusantes les unes pour les autres... Vous voyez, M. Hartright, que je n'ai

pas grand esprit de corps. — Prenez-vous du thé ou du café ?... — Mais nous sommes presque toutes ainsi... Seulement, il n'est pas commun, chez nous, de l'avouer aussi librement que je viens

de le faire... Bonté divine ! je vous embarrasse, il me semble ?... Pourquoi ? Est-ce la difficulté de

choisir votre déjeuner, ou bien la liberté de mon langage qui vous décontenance à ce point ?... Dans

le premier cas, je vous recommanderai, en amie, de ne pas songer à ce jambon froid posé à côté de

vous, et d'attendre que l'omelette arrive... Si c'est l'autre supposition qui est la vraie, je vous offrirai du thé pour vous remettre un peu, et je ferai mon possible, — ce qui, dans la bouche d'une

femme, n'engage pas à grand'chose, — pour tenir ma langue au repos...

La dessus elle me tendit, en riant, ma tasse de thé. Ce « papotage » facile, cette familiarité un peu vive à l'égard d'un étranger, étaient alliés, chez mon interlocutrice, à une si complète absence d'affectation, et devaient émaner d'une confiance si vraie dans sa dignité naturelle et les privilèges de son rang, que l'homme le plus téméraire se fût senti contraint au respect. S'il était impossible de garder vis-à-vis d'elle une réserve outrée, un formalisme de commande, il était plus

impossible encore de se croire autorisé, même en pensée, à lui manquer en quoi que ce fût. Mon instinct m'en avertissait, tandis que je me laissais gagner malgré moi par la contagion de sa

brillante gaieté, tâchant, avec plus ou moins de succès, de lui répondre sur le ton qu'elle avait pris elle-même.

— Oui ! oui ! me dit-elle en réponse à l'unique explication que je pusse lui donner de mon air d'embarras... je comprends à merveille. Vous êtes si parfaitement étranger dans notre maison,

que mes familières allusions restent pour vous lettres closes... C'est bien naturel, et j'aurais dû m'en aviser plus tôt... Du reste, je puis remédier à cet inconvénient... Si je commençais par moi-même, quitte à me débarrasser de moi le plus tôt possible ?... J'ai nom Marian Halcombe, et

quand

j'appelle M. Fairlie « mon oncle », ou miss Fairlie « ma sœur, » je commets une de ces inexactitudes qui sont l'apanage des femmes. Ma mère a été mariée deux fois : la première, à M. Halcombe, mon père ; la seconde à M. Fairlie, le père de ma demi-sœur. À cela près que nous sommes orphelines toutes deux, nous n'avons point la moindre analogie, elle et moi. Mon père était

pauvre, et le sien riche. Je n'ai rien, elle est classée parmi les héritières du pays. Je suis brune et laide, elle est blonde et jolie. Je passe généralement pour bizarre et difficile à vivre (à bon droit, je

dois en convenir) ; on lui attribue généralement (et avec non moins de justice) tout ce que la douceur et la bonté peuvent avoir de charme... — Bref, c'est un ange et moi je suis... — Goûtez de

cette marmelade, monsieur Hartright, et, au nom des convenances féminines, achevez pour votre usage la phrase commencée par moi... Que vous dire de M. Fairlie ?... Sur mon honneur, je n'en

sais trop rien. Il vous enverra certainement chercher après le déjeuner, et vous serez à même de l'étudier. D'ici là, je vous apprendrai simplement qu'il était, le frère cadet de M. Fairlie, mon beau-

père en second lieu, qu'il ne s'est jamais marié ; enfin, que miss Fairlie est sous sa tutelle. Je ne puis

vivre-sans elle, elle ne peut vivre sans moi, voilà pourquoi j'habite Limmeridge-House. Ma sœur et moi sommes fort éprises l'une de l'autre, ce qui, direz-vous, ne s'explique guère d'après ce que

vous savez... À cet égard, je suis de votre avis ; mais, n'importe : les choses vont ainsi. Il faudra,

monsieur Hartright, ou plaire à toutes deux, ou ne plaire ni à l'une ni à l'autre ; et ce qui rend ce dilemme plus embarrassant, c'est que vous en serez réduit à nous pour toute société. Mistress Vesey

est une excellente personne, investie de toutes les vertus cardinales, mais qui ne compte pour rien.

— M. Fairlie est trop mal portant pour frayer avec qui que ce soit. Je ne sais au juste ce qu'il a ; les

médecins ne savent pas ce qu'il a : lui-même ne sait pas ce qu'il a. Nous disons tous qu'il souffre

des nerfs, et quand nous avons dit cela, personne de nous ne sait ce que cela veut dire.

Cependant,

croyez-moi, flattez ses petites manies, quand vous le verrez ce matin. Admirez sa collection de médailles, sa collection de gravures, sa collection d'aquarelles, et vous gagnerez son cœur... Ma parole, si vous pouvez vous contenter du calme de la vie rustique, je ne vois pas pourquoi vous ne

vous trouveriez pas fort bien ici... Entre le déjeuner et le « lunch » les dessins de M. Fairlie occuperont votre temps. — Après le « lunch », miss Fairlie et moi, l'album en sautoir, nous irons,

sous votre direction, massacrer quelques portraits de dame Nature... C'est ma sœur, ce n'est pas moi, songez-y bien, que vous devez rendre responsable de cette fantaisie de dessin... Selon moi les

femmes ne peuvent pas dessiner ; elles ont l'esprit trop mobile, le regard trop peu attentif. Après tout qu'est-ce que cela fait ?... Ma sœur aime à peindre. Je gâte donc, pour l'amour d'elle, autant de

bonnes couleurs et de bon papier qu'aucune femme d'Angleterre. Quant aux soirées j'imagine que

nous pourrons vous aider à les passer. Miss Fairlie joue délicieusement du piano. Pour moi, je ne distingue pas un « sol-dièze » d'un « ré-bémol » mais je suis en état de vous tenir tête soit aux échecs, soit aux dames, à l'écarté, ou même (déduction faite de mon incapacité comme femme), si

vous y tenez, au billard... Que pensez-vous de mon petit programme ?... Peut-il vous réconcilier

avec notre vie routinière et tranquille ? ou bien allez-vous prendre la fièvre et rêver les voyages, les

aventures, dans cette atmosphère de Limmeridge, si calme et si peu renouvelée ?...

Elle discourait ainsi, à bride abattue, avec un gracieux abandon, et sans aucune interruption de ma part que les réponses voulues par la plus simple politesse. Sa dernière question, la tournure

qu'elle lui avait donnée, ou plutôt ce mot « d'aventures » si légèrement tombé de ses lèvres, rappelèrent à ma pensée ma rencontre avec la Femme en blanc, et me poussèrent à chercher si je ne

pourrais pas découvrir le lien qui avait pu exister autrefois — comme le témoignait la mention du

nom de Fairlie dans les propos de ma mystérieuse inconnue — entre la fugitive anonyme de l'hospice d'aliénés et l'ancienne châtelaine de Limmeridge-House.

— Alors même que je serais le plus inquiet, le plus remuant des hommes, répondis-je, il est à croire que d'ici à quelque temps, je n'aurai plus grand soif d'aventures. Le soir même qui a précédé mon arrivée ici, j'ai fait une rencontre de nature à me satisfaire complètement sous ce rapport. Et je puis vous certifier, miss Halcombe, que la surprise, l'émotion produites en moi par cet

incident dureront pour le moins autant que mon séjour dans le Cumberland.

— En vérité, monsieur Hartright ?... et puis-je savoir ?...

— Vous y avez toute sorte de droits. La personne qui, dans cette aventure, joue le rôle principal, m'est tout à fait étrangère et probablement ne vous est pas plus connue qu'à moi. Cependant, elle m'a parlé de feu mistress Fairlie dans les termes de l'affection et de la reconnaissance les plus vraies.

— Parlé de ma mère ?... Vous m'intéressez au delà de ce que je pourrais dire... Continuez, de grâce !...

Aussitôt je racontai, fort en détail, ma rencontre avec la Femme en blanc, sans rien y changer, et répétant mot pour mot ce qu'elle m'avait dit de mistress Fairlie et de Limmeridge-House.

Les yeux brillants et hardis de miss Halcombe restèrent fixés sur les miens, d'un bout à l'autre de ce long récit. Sa physionomie exprimait un vif intérêt, une surprise extrême, et rien de plus. Évidemment elle était aussi loin que moi de tout ce qui aurait pu nous aider à trouver le mot de

l'énigme.

— Êtes-vous bien certain de rapporter fidèlement ces paroles relatives à ma mère ? me

demanda-t-elle. — Parfaitement certain, répondis-je. Cette femme, quoi qu'elle puisse être, s'est trouvée

autrefois à l'école de Limmeridge ; elle y a été traitée avec une bonté toute particulière par mistress

Fairlie, et, en souvenir de ces bienfaits passés, elle conserve un profond intérêt à tous les membres

survivants de la famille. Elle savait que M. et mistress Fairlie avaient tous les deux cessé de vivre,

et elle parlait de miss Fairlie comme si elles s'étaient connues dans leur enfance.

— Ne disiez-vous pas, je crois, qu'elle n'ait été née dans notre voisinage ?

— Oui ; elle m'a dit que son pays était le Hampshire.

— Et vous n'avez pu découvrir son nom ?

— Cela m'a été tout à fait impossible.

— Étrange incident, en vérité. À mon sens, M. Hartright, vous aviez toute raison de rendre la liberté à cette pauvre créature, puisque, en votre présence, elle n'a rien fait qui prouvât qu'elle méritait d'en être privée... Mais j'aurais voulu que vous missiez plus de persistance à savoir son nom... Il nous faudra, de manière ou d'autre, percer à jour ce mystère... Vous feriez mieux de n'en

parler encore ni à M. Fairlie, ni à ma sœur. Ils sont, l'un et l'autre, je le garantirais, aussi peu au courant que moi de ce que peut être cette femme, et des rapports anciens qui ont mêlé sa destinée à

celle de notre famille. En outre, ils sont aussi, chacun à sa manière, (qui diffère, d'ailleurs, du tout

au tout) un peu susceptibles, un peu nerveux. Vous tourmenteriez l'un, vous effrayeriez l'autre, et

cela sans aucune utilité... Pour moi, je suis incendiée de curiosité, et, à partir de ce moment, je me

consacre énergiquement à la solution de ce problème. Lorsqu'après son mariage, ma mère vint ici,

elle y a certainement établi l'école qui subsiste encore... Mais les anciens maîtres sont tous morts

ou partis, et, de ce côté, il n'y a aucune lumière à espérer... La seule alternative dont, en ce moment, je me puisse aviser...

Ici, nous fûmes interrompus par l'entrée du valet de pied, apportant un message de M. Fairlie, lequel m'annonçait qu'aussitôt le déjeuner terminé, il serait enchanté de me voir.

— Allez attendre monsieur sous le vestibule, dit miss Halcombe, — vive, décidée comme toujours, et se chargeant de répondre pour moi. — M. Hartright va se rendre immédiatement à cette

invitation... J'allais donc vous dire, reprit-elle, que ma sœur et moi nous possédons une collection

assez nombreuse de lettres de ma mère, adressées soit à mon père, soit aux autres membres de la famille. À défaut de toute autre source de renseignements, je vais consacrer cette matinée à dépouiller la correspondance de ma mère avec M. Fairlie. — Il aimait Londres et s'absentait constamment de ses domaines. Sa femme, alors, ne manquait jamais de le tenir bien au courant de

ce qui se passait à Limmeridge. Dans ses lettres il est fait mention, à chaque instant, de l'école à

laquelle, tout naturellement, elle s'intéressait beaucoup ; j'espère donc que, d'ici à notre prochaine entrevue, j'aurai fait quelque découverte... C'est à deux heures, monsieur Hartright, qu'on se réunit ici pour le « luncheon... » J'aurai alors le plaisir de vous présenter à ma sœur, et nous emploierons l'après-midi à vous promener aux environs pour vous montrer nos paysages favoris... Jusqu'à deux heures, donc, portez-vous bien !...

Elle prit, à ces mots, congé de moi par un petit signe de tête, avec cette vivacité gracieuse, cette familiarité élégante, sans raffinements exagérés, dont étaient empreints ses propos et ses façons d'agir. Puis elle s'éclipsa par une porte ouvrant au bas de la galerie. Dès qu'elle m'eut quitté, je me dirigeai vers le vestibule, et sur les pas du valet de pied, je m'en allai faire connaissance avec mon nouveau patron, M. Fairlie.

VII

Nous montâmes, mon guide et moi, dans un couloir qui me ramena devant la chambre à coucher où j'avais passé la nuit. Ouvrant la porte immédiatement à côté, il me pria d'y jeter un coup d'œil.

— J'ai ordre, monsieur, de vous montrer ce salon, qui vous est destiné, et de savoir si l'exposition et le jour vous conviennent... J'eusse fait preuve d'un goût difficile, en vérité, si cette pièce et ses arrangements intérieurs ne m'avaient pas satisfait. La fenêtre, en saillie sur la façade, avait pour perspective le charmant paysage qui, le matin, avait, dès mon réveil, enchanté mes yeux. L'ameublement était parfait de goût et de confort. La table, placée au centre, rayonnait de beaux livres aux tranches dorées, d'objets de bureau délicatement ouverts, et de fleurs fraîchement épanouies. Une autre table, près de

la croisée, était garnie de tout ce qu'il faut pour encarter les aquarelles, et supportait, en outre, un petit chevalet que je pouvais, à volonté, ouvrir ou replier. Les murs étaient tendus d'une jolie perse gaiement nuancée, et sur le parquet s'étendait une natte indienne, à dessins rouges sur un fond maïs.

C'était, à coup sûr, l'atelier le plus coquet et le plus complet que j'eusse jamais vu.» Je lui accordai les éloges les plus enthousiastes.

Le valet solennel était formé à trop haute école pour laisser percer la moindre satisfaction. Avec une déférence glaciale, il s'inclina quand j'eus épuisé la série de mes épithètes admiratives, et m'ouvrit silencieusement la porte du couloir.

Nous nous trouvâmes dans un autre long corridor, et montant quelques degrés auxquels il aboutissait, nous traversâmes une petite antichambre ronde pour faire halte devant une porte dont les battants étaient en flanelle brune. Le domestique ouvrit cette porte devant laquelle, à quelques mètres seulement, une seconde était fermée ; il ouvrit encore celle-ci, et nous eûmes devant nous deux portières de soie vert pâle ; il souleva l'une d'elles sans le moindre bruit, murmura doucement ces mots : « M. Hartright, » et me laissa là.

Je me trouvai dans une pièce haute et vaste, au plafond richement sculpté, et dont le parquet disparaissait sous un tapis si épais et si mou, que je croyais avoir des paquets de velours amoncelés sous mes pieds. Un des côtés de la chambre était occupé par une longue bibliothèque, en quelque

bois incrusté dont l'aspect m'était tout à fait nouveau. Elle ne s'élevait pas à plus de six pieds, et servait de support à des statuettes de marbre, régulièrement espacées. Deux « cabinets » (ou meubles à tiroirs) évidemment anciens, lui faisaient face ; et entre eux, au-dessus d'eux, était accrochée une « madone » sous verre, qui portait le nom de Raphaël, sur une tablette dorée qu'on

avait fixée au bas du cadre. Arrêté au seuil de la porte, j'avais, à ma droite et à ma gauche, des chiffonnières et des « petits Dunkerque, » de boule et marquetterie, surchargés de figurines en porcelaine de Saxe, de faïences rares, d'ivoires sculptés, de curiosités enfin, et de « bric-à-brac, »

qui, de tous côtés, resplendissaient d'or, d'argent, de pierres précieuses. À l'autre extrémité de la pièce, en face de moi, les fenêtres étaient masquées et les clartés du jour amorties par de larges stores vert-de-mer, pareils aux portières dont j'ai déjà parlé. La lumière qu'ils tamisaient avait une

douceur mystérieuse et voilée qui charmait le regard ; elle tombait, égale, sur tous les objets que renfermait l'appartement, et semblait faite pour rendre plus intenses le silence profond, la physionomie solitaire de cet endroit reculé ; elle entourait, enfin, comme une auréole de repos bien

appropriée à ses instincts, le maître du château, négligemment étendu, la tête en arrière dans un vaste fauteuil confortable qui, sur un de ses bras, supportait un pupitre à livres, et sur l'autre, une toute petite table.

Si l'extérieur d'un homme, quand il est sorti de son cabinet de toilette, et quand il a passé quarante ans, peut servir sûrement à deviner son âge, — ce qui est au moins douteux, — M. Fairlie

devait avoir, lorsque je le vis pour la première fois, un peu plus de cinquante, et un peu moins de soixante ans. Sa figure glabre, amincie, fatiguée, et d'une pâleur transparente, n'avait pourtant pas

de rides ; son nez était proéminent et crochu ; ses yeux ternes, d'un gris bleuâtre, en relief sous des

paupières tant soit peu bordées de rouge ; sa chevelure rare, d'un aspect soyeux, et de ce blond légèrement cendré qui est le plus lent à trahir l'invasion graduelle des cheveux gris. Il portait une

veste du matin, taillée dans une étoffe brune bien autrement fine que le drap, un gilet et un

pantalon

de coutil d'une blancheur irréprochable. Ses petits pieds semblaient ceux d'une femme, emprisonnés qu'ils étaient dans des bas de soie nankin et dans des pantoufles qui, par leur nuance

dorée, rappelaient le corselet de certains insectes. Deux anneaux, ornements de ses mains blanches

et délicates, me parurent, à moi qui pourtant ne m'y connaissait guère, d'une valeur qui défiait le calcul.

En somme, l'aspect général de cet être fragile, allangui, plaintif et nerveux, recherché outre mesure, offrait je ne sais quelle discordance désagréable avec le titre d'homme, qu'il semblait usurper ; et en même temps il semblait impossible, en l'adaptant à une femme, de le rendre plus naturel et plus convenable. La matinée que je venais de passer avec miss Halcombe m'avait prédisposé à une grande bienveillance pour tous les habitants du château : toutefois, et dès le premier abord, mes sympathies se refusèrent énergiquement à prendre pour objet l'être équivoque

qui avait nom M. Fairlie. En me rapprochant de lui, je constatai que son oisiveté n'était pas si complète que je l'avais d'abord cru. Posé parmi d'autres obiers rares et charmants, sur une grande

table ronde qu'il avait à côté de lui, un « cabinet » nain, en ébène, décoré d'argent, étalait dans ses

tiroirs ouverts, garnis de velours rouge foncé, plusieurs couches de médailles de toutes dimensions

et de toutes formes. Un de ces tiroirs reposait sur la petite table fixée au bras du fauteuil ; tout auprès étaient quelques menues brosses de joaillier, un pinceau et un petit flacon de liquide tout prêts à être employés, selon leurs usages divers, à nettoyer les petites souillures accidentelles qui viendraient à être découvertes sur les précieuses médailles. Au moment où je m'avançais jusqu'à une distance respectueuse, et où je m'arrêtais pour saluer mon nouveau patron, ses doigts blancs et

frêles jouaient négligemment autour d'un petit fragment de métal que j'aurais pu prendre, ignorant

comme je l'étais, pour quelque sale monnaie d'étain, fort déchiquetée sur ses tranches.

— Charmé de vous posséder à Limmeridge, monsieur Harlright, me dit-il, d'une voix plaintive et coassante, qui combinait assez désagréablement, des notes aiguës et fausses avec un débit somnolent et paresseux. Asseyez-vous, je vous prie, et, s'il vous plaît, ne vous donnez pas la

peine d'avancer ce fauteuil... Dans le déplorable état où sont mes nerfs, toute espèce de mouvement

me cause une souffrance indicible... Vous a-t-on montré votre atelier?... Cette pièce vous convient-elle ?

— J'en sors à l'instant, monsieur Fairlie, et je puis vous assurer...

Au milieu de la phrase commencée, il m'arrêta court en fermant les yeux et en levant, par un geste de supplication, l'une de ses petites mains blanches. Fort surpris, je n'ajoutai pas un mot, et la

voix coassante m'honora de l'explication que voici :

— Veuillez m'excuser, de grâce !... mais, s'il vous était possible de modérer tant soit peu votre voix... Le misérable état de mes nerfs fait que tout bruit un peu fort me cause des tortures

inimaginables... Vous excuserez un pauvre malade... Je ne vous dis là que ce qu'il me faut répéter

à tout le monde, dans l'état lamentable de ma triste santé... Oui, n'est-ce pas ?... et maintenant, je

vois que la pièce en question est à votre goût, n'est-il pas vrai ?

— Je ne pouvais rien souhaiter de plus agréable ou de plus commode, répondis-je, baissant le ton, et m'apercevant déjà que l'affectation égoïste de M. Fairlie ne faisait qu'un avec « l'état déplorable de ses nerfs. »

— Ravi, enchanté... Vous verrez, monsieur Hartright, que votre position ici sera convenablement appréciée, Vous n'y trouverez aucun de ces odieux préjugés qui, en Angleterre, déclassent l'artiste. J'ai passé à l'étranger assez d'années pour dépouiller à cet égard mon enveloppe

insulaire. Je voudrais pouvoir en dire autant de la noblesse, — mot détestable, mais dont il faut bien

se servir, — de la noblesse du voisinage Véritables Goths en fait d'art, monsieur Hartright ! gens à

ouvrir de grands yeux, je vous l'atteste, s'ils avaient vu Charles-Quint ramasser le pinceau de Titien. Seriez-vous assez bon pour replacer ce tiroir dans le « cabinet », et pour me passer le suivant ?... Mes malheureux nerfs me rendent excessivement désagréable toute espèce d'effort...

C'est cela... Je vous rends grâce...

La tranquille exigence de M. Fairlie venant servir de commentaire pratique à ses théories de libéralisme social me divertit quelque peu. Avec toute la courtoisie possible, je replaçai l'un des tiroirs et lui donnai l'autre. Il se mit aussitôt à l'œuvre, tripotant ses médailles et ses petites brosses,

puis, tandis qu'il me parlait, lorgnant et admirant l'une après l'autre, chaque pièce de son trésor numismatique :

— Mille remerciements et autant d'excuses !... Aimez-vous les médailles ?... Oui ?... Ravi de trouver indépendamment de la peinture, cette autre communauté entre vos goûts et les miens...

Maintenant, quant à nos arrangements pécuniaires, — veuillez me le dire, — vous conviennent-ils ?

— Ils me conviennent à merveille, monsieur Fairlie. — Enchanté... Puis, — quoi encore ?... Ah ! j'y pense... oui... mon intendant ira prendre

vos ordres à la fin de la première semaine, pour régler avec vous tout ce qui sera relatif aux émoluments que vous avez la bonté d'accepter en échange des services éclairés que vous voulez bien mettre à ma disposition... Quoi encore ? — Voyons ?... n'est-ce pas curieux ?... j'avais encore beaucoup à vous dire, et tout cela, j'imagine, m'est sorti de la tête... Seriez-vous assez bon

pour sonner ?... Là, dans ce coin !... oui... Mille grâce !...

Je tirai la sonnette, et un valet de chambre, que je n'avais pas encore vu, fit son entrée sans le moindre bruit, — un étranger, sans doute, les cheveux lisses, l'air souriant, — vrai valet de la tête

aux pieds.

— Louis, dit M. Fairlie, qui, dans un accès de distraction, se frottait les ongles avec une de ces brosses microscopiques naguère au service de ses médailles, j'ai pris ce matin quelques notes

sur mes tablettes... Trouvez mes tablettes !... Un million de pardons, monsieur Hartright, j'ai bien

peur de vous ennuyer...

Comme avant que j'eusse pu répondre, il avait déjà refermé les yeux, — et attendu qu'en réalité il m'ennuyait fort, — je demeurai muet sur mon siège, contemplant à loisir la « Madone » de

Raphaël. Cependant, le valet avait quitté la chambre, où il revint peu après, apportant un carnet relié

en ivoire. M. Fairlie, qui s'accorda tout d'abord le soulagement d'un léger soupir, ouvrit d'une main

le petit volume, tandis que de l'autre il tenait levée la brosse à médailles, indiquant par là au valet

de chambre qu'il devait attendre de nouveaux ordres.

— Oui... c'est cela, poursuivit M. Fairlie, consultant ses tablettes... Louis, descendez ce portefeuille !... — Il montrait, ce disant, plusieurs portefeuilles placés près de la fenêtre sur des rayons d'acajou... — Non ! pas celui qui a le dos vert... Celui-là, monsieur Hartright, renferme mes

« eaux fortes » de Rembrandt... Aimez-vous les « eaux fortes ?... » Oui ?... Charmé que nous ayons encore ce goût en commun... Le dos rouge !... Ne le laissez pas tomber !... Vous ne vous doutez pas, monsieur Hartright, du supplice que j'endurerais si Louis laissait tomber ce portefeuille.

Est-il solidement installé sur le fauteuil ?... L'y croyez-vous solide, monsieur Hartright ?...

Oui ?...

Enchanté. Faites-moi le plaisir d'examiner les dessins, maintenant qu'à votre avis, il n'y a plus de

risque... Laissez-nous, Louis !... Eh bien ! eh bien ! animal, ne voyez-vous pas que je tiens mes tablettes ?... Est-ce que vous croyez que j'ai encore affaire d'elles ?... Pourquoi ne pas m'en débarrasser sans que j'aie besoin de vous le dire ?... Mille pardons, monsieur Hartright ; ces domestiques sont si stupides, n'est-ce pas ? Dites-moi, que pensez-vous de ces dessins ?... Ils me

sont venus de la vente dans un état déplorable ; — la dernière fois que je les ai examinés, il me semblait s'en exhaler je ne sais quelle horrible odeur de marchands et de courtiers... Est-ce que vous « pourriez » vous charger de les remettre en état ?... Bien que mes nerfs ne fussent pas assez

déliçats pour découvrir cette odeur de doigts plébéiens qui avait offusqué les narines de M.

Fairlie,

mon éducation d'artiste était assez perfectionnée pour me mettre en état d'apprécier la valeur des

dessins que j'examinai l'un après l'autre. C'étaient, pour la plupart, de magnifiques échantillons de

l'aquarelle anglaise, et leur ancien possesseur ne leur avait certainement pas rendu justice en leur

accordant si peu de soins.

— Ces dessins, répondis-je, demandent à être recollés et montés avec précaution ; et, selon moi, ils valent bien...

— Pardon, interrompit M. Fairlie, si je ferme les yeux pendant que vous parlez ; n’y faites pas attention !... Le jour, même adouci comme il l’est, me fatigue... Vous disiez ?...

— J’allais dire que ces dessins valent bien le temps et la peine...

M. Fairlie rouvrit tout à coup ses yeux, dont le regard, exprimant une alarme indicible, se dirigea du côté de la fenêtre.

— Veuillez m’excuser, monsieur Hartright, dit-il avec un trouble discrètement contenu..., bien certainement j’entends au jardin..., dans mon jardin particulier..., quelques-uns de ces affreux gamins.

— Je ne sais, monsieur Fairlie... Je n’ai, moi-même, rien entendu.

— Faites-moi le plaisir, — vous avez déjà été si bon pour mes pauvres nerfs, — faites-moi le plaisir de soulever un coin du store !... et ne laissez pas le soleil venir jusqu’à moi, monsieur Hartright !... Avez-vous levé le store ?... Oui ?... Voulez-vous alors être assez bon pour jeter un coup d’œil sur le jardin, et vous assurer du fait ?

Je me conformai à cette requête nouvelle. Le jardin était, de tous côtés, strictement entouré de murs. Pas une créature humaine, grande ou petite, ne se montrait sur un point quelconque de cette réserve sacrée. Je rendis compte à M. Fairlie du résultat favorable qu’avait eu mon examen.

— Mille fois merci ! Une imagination, je suppose... Dieu soit loué, nous n’avons point d’enfants dans la maison ; mais nos gens (ils n’ont pas de nerfs), ne sont que trop portés à laisser entrer les enfants du village !... et quelle marmaille, Dieu juste ! quelle marmaille !... Dois-je vous

l’avouer, monsieur Hartright ? Je réclame une réforme dans la construction de ces petits êtres. La

nature ne semble avoir en vue en les fabriquant, que de multiplier des machines à bruit continu.

La

manière dont les conçoit notre divin Raphaël ne vous semble-t-elle pas, comme à moi, infiniment

préférable ?...

Et il me montrait son tableau de la « Madone » en haut duquel foisonnaient quelques-uns de ces beaux chérubins de convention, que l’art italien pose volontiers parmi des ballons de nuages roux, et auxquels il donne si complaisamment des cravates de vapeur dorée.

— Voilà ce que j’appelle une famille-modèle, reprit M. Fairlie qui les guignait avec complaisance. De si jolies faces rondes, de si jolies ailes soyeuses... et rien de plus. Pas de petits mollets crottés qui les portent cà et là ; pas de petits poumons bruyants d’où sortent des cris aigus...

Quelle incomparable supériorité, en regard de ce que nous offre le système actuel ! Si vous me le

permettez, je refermerai les yeux, maintenant... Vous pourrez donc vous tirer d’affaire avec ces dessins ?... Enchanté, ravi... Avons-nous encore quelque chose à régler ?... S’il en est ainsi, j’avoue que je ne m’en souviens plus... Faut-il de rechef sonner Louis ?...

Tout autant que M. Fairlie le laissait voir, j’éprouvais, de mon côté, le désir de mettre un terme à notre premier entretien. Aussi, sans recourir à l’assistance du domestique, me permis-je, sous ma responsabilité propre, de fournir à mon nouveau patron la suggestion qu’il me semblait réclamer.

— Le seul point, monsieur Fairlie, qui nous reste à traiter serait, je crois, relatif aux leçons que vos jeunes dames attendent de moi.

— Ah ! c'est juste, dit M. Fairlie, je voudrais me sentir la force d'aborder ce sujet,... mais je n'y pourrais suffire en ce moment... Les dames qui vont profiter de vos bons conseils, monsieur Hartright, régleront, arrangeront, décideront tout à leur guise. Ma nièce adore l'art charmant que vous pratiquez si bien. Elle en sait assez pour avoir pleine conscience de ce qui lui manque... Aidez-la donc, et de votre mieux !... Entendu, ceci Avons-nous encore autre chose !... Non ?... Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ?... Il serait mal à moi de vous retenir loin de vos délicieux travaux, n'est-il pas vrai ?... Qu'il est bon d'avoir tout arrangé !... Quel soulagement, quand une

affaire arrive à terme !... Voudriez-vous sonner Louis, pour qu'il porte ce carton dans votre chambre ?

— Je l'y porterai bien moi-même, monsieur Fairlie, si vous le permettez.

— En vérité !... Aurez-vous la force ?... Qu'on est heureux d'être si fort ! Mais vous êtes, au moins, sûr de ne pas le laisser tomber ?... Bien charmé, monsieur Hartright, de vous avoir à Limmeridge. Je suis si peu valide, que j'ose à peine espérer le plaisir fréquent de causer avec vous... Serez-vous assez bon pour prendre grand soin de refermer doucement les portes et de ne pas laisser tomber ce carton ?... Merci encore !... Prenez garde aux portières, je vous prie !... le plus

léger bruissement de cette soie me fait reflet d'un coup de couteau... Oui, c'est cela !... « Bien » le

« boon » jour !...

Lorsque les portières vert-de-mer furent retombées, lorsque les deux portes de flanelle eurent été refermées derrière moi, je fis halte un moment dans la petite anti-chambre ronde, et là, je

poussai un long et délicieux soupir, le soupir d'un prisonnier qu'on délivre. Me trouver enfin hors

de la chambre de M. Fairlie, c'était revenir à la surface de l'eau, après plusieurs minutes de submersion.

Dès que je fus confortablement établi, pour le reste de la matinée, dans mon joli petit atelier, la première résolution à laquelle je m'arrêtai fut de ne jamais plus diriger mes pas du côté des appartements habités par le maître de la maison, si ce n'est dans le cas, fort improbable, où il m'inviterait expressément à lui rendre une seconde visite. Ce point réglé avec, moi-même, à ma satisfaction profonde, je recouvrai la sérénité d'humeur que la hautaine familiarité, l'impudente politesse de mon patron m'avaient un moment enlevée. Les heures suivantes s'écoulèrent agréablement à examiner les dessins, à les assortir, à régulariser leurs tranches fatiguées, bref, à tous

les menus travaux indispensables pour les mettre en état d'être montés de nouveau. Peut-être aurais-

je dû faire plus ; mais, à mesure qu'approchait l'heure du « luncheon », je me sentais inquiet, agité,

et hors d'état de fixer mon attention.

À deux heures, je redescendis, légèrement anxieux, dans la salle à manger. Il était assez intéressant, et à plus d'un titre, de savoir ce qui m'y attendait. J'allais, en premier lieu, être présenté

à miss Fairlie ; puis, si les recherches de miss Halcombe dans les lettres de sa mère avaient produit

le résultat qu'elle en espérait, j'allais voir s'éclaircir le mystère de la Femme en blanc.

VIII

Au moment où j'entrais, miss Halcombe et une dame âgée étaient assises à la table du « lunch ». Cette dame, qu'on me nomma en me présentant à elle, se trouva être l'ancienne institutrice de miss Fairlie, — Mistress Vesey, — la même que ma vive compagne du déjeuner m'avait sommairement décrite comme « très-bonne, possédant toutes les vertus cardinales, et ne comptant exactement pour rien ». Je ne puis que confirmer ici, par mon humble témoignage, l'exactitude de cette esquisse si lestement tracée par miss Halcombe. Mistress Vesey semblait personnifier à la fois le calme de la créature humaine et la complaisance particulière au sexe féminin. Sur sa figure potelée et placide, rayonnait, en sourires somnolents, la paisible jouissance

d'une existence paisible. Certains d'entre nous traversent la vie au galop ; certains d'entre nous y cheminent à petits pas : mistress Vesey y voyageait constamment assise. Dans la maison, qu'il fût

de bonne heure ou qu'il fût tard, elle était assise : assise dans le jardin, assise dans les couloirs, sur

des bancs imprévus placés à l'intérieur des fenêtres ; assise (sur un tabouret pliant) quand ses jeunes

amies l'entraînaient à la promenade; assise avant de regarder quoi que ce soit, avant de parler de quoi que ce soit, avant de répondre, par Oui ou par Non, à la question la plus triviale — toujours avec le même sourire serein sur les lèvres, la même pose de tête, vaguement attentive, le même agencement des bras et des mains, combiné pour sa plus grande commodité, quelle que fût d'ailleurs l'évolution domestique à laquelle on la conviât. Une bonne vieille, douce, complaisante,

tranquille, inoffensive au-delà de toute expression, dont on ne pouvait se figurer qu'elle eût vécu,

tant seulement une heure, depuis le jour de sa naissance. La Nature a si fort à faire en ce bas monde,

elle a sur le métier une si grande variété de productions coexistantes, qu'il ne faut pas s'étonner si,

çà et là, elle s'embrouille dans ce grand nombre d'opérations simultanées. À ce point de vue, je resterai toujours convaincu en mon particulier que la Nature, lorsque naquit mistress Vesey, s'appliquait à créer des choux, et que la bonne dame eût à supporter les conséquences de la préoccupation végétale dans laquelle s'absorbaient en ce moment les pensées de la Mère universelle.

— Et maintenant, mistress Vesey, dit miss Halcombe, qui, par contraste avec l'immobile vieille dame assise près d'elle, semblait redoubler d'éclat, de vivacité, de prestesse, que vous servirai-je ?... une côtelette ?...

Mistress Vesey croisa sur le bord de la table ses petites mains à fossettes, sourit tranquillement, et dit :

— Oui, chère.

— Qu'y a-t-il donc là, en face de M. Hartright ?... un poulet bouilli, n'est-ce pas ?... Vous l'aimeriez peut-être mieux que la côtelette, mistress Vesey ?...

Mistress Vesey retira du bord de la table ses mains à fossettes, qui allèrent d'elles-mêmes s'installer dans son giron ; elle détourna la tête d'un air contemplatif vers le poulet bouilli, et alors,

comme devant :

— Oui, chère, répondit-elle.

— À la bonne heure ; mais que choisissez- vous définitivement ?... M. Hartright vous servira-t-il du poulet ? ou vous donnerai-je, moi, une côtelette ?...

Mistress Vesey replaça une de ses mains à fossettes sur le bord de la table ; elle hésita, comme endormie, et dit ensuite :

— Ce que vous voudrez, chère.

— Miséricorde !... mais c'est à votre goût, ma bonne dame, ce n'est pas au mien que je m'adresse. Si vous preniez tour à tour de ces deux plats ?... et si vous commenciez par le poulet ?...

car M. Hartright semble brûler du désir de découper pour vous...

Mistress Vesey ramena au bord de la table son autre main à fossettes ; sa physionomie, un moment, parut sur le point de s'animer ; l'instant d'après, elle s'amortit ; alors, s'inclinant d'un air

docile :

— Si vous voulez bien, monsieur, reprit-elle.

N'est-ce pas là une brave dame, bien douce, bien complaisante, tranquille et inoffensive au delà de toute expression ? Mais peut-être en voilà-t-il assez, pour le moment, sur le compte de mistress Vesey.

Miss Fairlie, pourtant, ne se montrait guère. Notre « luncheon » s'acheva sans qu'elle eût paru. Miss Halcombe, dont l'œil alerte ne laissait rien échapper, prit note des regards que, de temps

en temps, je jetais du côté de la porte.

— Je vous, comprends, monsieur Hartright, dit-elle ; vous vous demandez ce que peut être devenue votre élève « numéro deux ». Elle est descendue, et son mal de tête est guéri ; mais elle n'a

pas assez regagné d'appétit pour venir s'asseoir au « luncheon ». Si vous voulez m'accepter pour

guide, je crois pouvoir vous garantir que nous la retrouverons dans quelque coin du jardin...

Elle prit, à ces mots, une ombrelle, posée auprès d'elle sur un fauteuil, et, passant par une porte-fenêtre qui ouvrait du côté des pelouses, elle me montra le chemin. Il est presque inutile de dire que nous laissâmes mistress Vesey encore installée à table, ses mains à fossettes toujours croisées au bord de son assiette, et posée là, selon toute apparence, pour le reste de l'après-midi.

Gomme nous traversions les pelouses, miss Halcombe me jeta un regard d'intelligence, et, avec un léger mouvement de tête :

— Votre mystérieuse aventure, me dit-elle, demeure encore enveloppée dans ces ténèbres de minuit qui lui vont si bien. J'ai passé toute la matinée à fureter parmi les lettres de ma mère ; et je

n'ai encore rien découvert. Cependant, monsieur Hartright, ne perdez pas sitôt toute espérance.

Ceci

est une affaire de curiosité ; or, vous avez pour alliée une femme. Dans de telles circonstances, on doit, tôt ou tard, réussir. Ces lettres mêmes, je ne les ai pas toutes examinées. Il m'en reste encore

trois paquets à ouvrir, et vous pouvez compter que je passerai la soirée entière à les dépouiller avec soin.

Ainsi, déjà, une de mes espérances du matin se trouvait déçue. Et je commençai à me demander alors si ma présentation à miss Fairlie ne tromperait pas les pressentiments qui, depuis le déjeuner, me faisaient l'attendre avec une si vive impatience.

— Et comment vous êtes-vous tiré d'affaire avec M. Fairlie ? me demanda miss Halcombe, au moment où nous quittions les pelouses pour entrer dans un jeune taillis. Était-il, ce matin, plus nerveux qu'à l'ordinaire ?... Oh ! monsieur Hartright, ne prenez pas tant de peine à méditer votre

réponse !... Votre hésitation me suffit... Je lis sur votre visage qu'il était, en effet, plus nerveux que d'habitude ; et, comme je ne me soucie pas de vous mettre dans le même état, je ne vous en demanderai pas davantage...

Les détours du sentier que nous suivions, tandis qu'elle parlait ainsi, nous amenèrent insensiblement devant un joli pavillon, bâti en bois et affectant, en miniature, les formes d'un chalet

suisse. L'unique chambre de ce pavillon, où nous arrivâmes en montant quelques marches, était occupée par une jeune dame. Elle se tenait debout près d'une table rustique, contemplant au dehors

les perspectives étendues que lui offrait une trouée habilement pratiquée parmi les arbres, et d'un doigt distrait, tournant les feuilles d'un petit album posé à côté d'elle. — J'avais devant moi miss

Fairlie.

Comment la décrire ? comment séparer son image des sensations qu'elle produisait en moi et du souvenir de tout ce qui est arrivé dans ces derniers temps ? comment la revoir telle qu'elle m'apparut d'abord, — telle que je la voudrais montrer à ceux qui vont la retrouver dans ces pages ?

Au moment où j'écris, le portrait à l'aquarelle où, un peu plus tard, je représentai Laura Fairlie dans le même lieu, dans la même attitude où je l'avais vue pour la première fois, ce portrait

est là, sur mon bureau. Je le regarde, et sur le fond brun des boiseries du pavillon, une blonde jeune

fille, vêtue d'une simple robe de mousseline aux larges raies bleues et blanches, se détache, rayonnante comme l'aurore. Une écharpe de la même étoffe enserre, dans ses plis brisés, ses épaules rondes ; un petit chapeau de paille, simplement garni d'étroits rubans qui assortissent la robe, couvre sa tête, et sur le haut de son visage projette je ne sais quelle douce teinte ambrée. Sa

chevelure est d'un brun si atténué, si pâle, — ni tout à fait blonde comme le chanvre, ni tout à fait

éclatante comme l'or, qu'elle se perd presque, çà et là fondue avec l'ombre du chapeau. Elle est simplement séparée et rejetée vers les oreilles, ses masses ondulent comme la moire des flots frissonnants. Les sourcils sont un peu plus foncés que les cheveux ; les yeux sont de ce bleu doux et limpide que la turquoise rappelle, que les poètes chantent si souvent, et qu'il est si rare de rencontrer dans la vie de chaque jour. Charmants de couleur, charmante de forme, — grands, tendres, calmes, pensifs, — ces yeux devaient leur plus grande beauté à la sincérité transparente de leur profond regard, et semblaient, à chaque changement d'expression, emprunter quelques rayons aux clartés d'un monde plus pur et meilleur. Dans leur charme tout-puissant, comme dans un flot d'éblouissante lumière s'effaçaient en même temps les beautés secondaires et les légères imperfections des autres traits. À peine s'aperçoit-on que peut-être les contours inférieurs du visage, trop mignons, trop atténués, ne sont pas rigoureusement d'accord avec les lignes de la partie supérieure, que le nez, échappant aux inconvénients de la forme aquiline (si parfaite qu'elle soit, elle donne au visage d'une femme quelque chose de dur et de cruel) s'est un peu trop infléchi dans l'autre sens, et a perdu quelque chose de sa rectitude classique ; que les lèvres enfin, doucement expressives, sont sujettes, quand elles sourient, à une légère contraction nerveuse qui les relève tant soit peu d'un côté. Chez une autre femme, ces défauts seraient faciles à noter. Ici, un lien subtil les rattache à la gracieuse individualité qu'ils caractérisent, et ils semblent indispensables au jeu vivant de tous ses traits, dont l'ensemble est soumis à l'impulsion de ces deux grands yeux mobiles et rayonnants.

Est-ce bien dans mon pauvre portrait, travail patient et caressé de longues heures joyeuses, que je vois vraiment toutes ces choses ? Ah ! combien peu sont, en réalité, dans ce dessin sans éclat et sans poésie ! combien, au contraire, dans la pensée avec laquelle je le contemple. Une jeune fille frêle et blonde, dans un joli ajustement de couleur claire, feuilletant un album sur lequel ses yeux

bleus se posent avec une sérénité loyale, — voilà tout ce que le dessin peut dire ; voilà peut-être aussi jusqu'où peuvent pénétrer, dans leur langage cependant plus expressif, la pensée et la plume

de l'écrivain. La femme qui, la première, donne à nos vagues conceptions de la beauté, la vie, la clarté, la forme arrêtée qui leur manquaient, comble dans notre nature intellectuelle une lacune que

nous y avons ignorée jusqu'au moment où cette femme nous est apparue. Les sympathies qu'elle éveille en nous glissent à des profondeurs où la parole, la pensée même, arrive à peine ; elles dérivent de charmes plus subtils que ceux dont nos sens subissent l'empire et dont les sources bornées du langage humain peuvent donner l'idée. La mystérieuse beauté des femmes n'arrive à cette hauteur, où elle est inexprimable, que lorsqu'elle s'apparente, pour ainsi dire, avec le mystère

plus profond encore caché au fond de nos âmes. Alors, et seulement alors, elle franchit les limites de cette région étroite, où le crayon et la plume peuvent, ici-bas, jeter quelques rayons de lumière.

En pensant à elle, songez à la première femme qui a fait battre plus vite dans votre poitrine un cœur jusque-là insensible aux attraits de ses rivales. Que ses yeux bleus, bons et candides, se lèvent sur les vôtres comme ils se levèrent sur les miens, avec cet irrésistible regard que nous

rappelons si bien, vous et moi. Que sa voix soit pour vous la musique la plus aimée et caresse votre

oreille comme elle caressait la mienne. Que son pas furtif, tandis que dans ces pages vous la verrez aller et venir, produise sur vous l'effet de cet autre pas aux mouvements cadencés, dont votre cœur

jadis battit la mesure. Acceptez-la comme la création chimérique de votre fantaisie amoureuse ; c'est le meilleur moyen de faire prendre sur vous, par degrés, à votre gracieux fantôme, l'empire que cette femme vivante a sur moi.

Parmi les sensations que produisit en moi ce premier regard jeté sur elle, — sensations connues de tous, qui germent dans le plus grand nombre des cœurs, sont dans la plupart étouffées, et

ne revivent, avec leur éclat primitif, que dans un bien petit nombre, — il en fut une qui me jeta dans

le trouble et l'inquiétude, une dont je ne pouvais m'expliquer l'effet discordant, en présence de cette

charmante jeune fille.

Se mêlant à la vive impression que produisaient sur moi ce blond et charmant visage, cette douce physionomie, cette attrayante simplicité de manières, je ne sais quelle idée confuse me suggérait vaguement qu'il manquait là « quelque chose. » Tantôt cette lacune me semblait être en

« elle ; » tantôt c'était à moi, » me disais-je, que quelque chose manquait pour la comprendre comme je l'aurais dû. Par une singulière contradiction, cette impression était toujours plus forte alors que miss Fairlie me regardait ; en d'autres termes, c'est quand j'avais le mieux conscience du

charme et de l'harmonie de son visage, que je me sentais plus profondément troublé par cette idée

qu'il manquait là quelque chose, quelque chose d'impossible à découvrir. — Incomplet, incomplet !

me répétais-je sans cesse, — et je n'aurais pu dire ce qui manquait, ni comment y remédier.

L'effet

de ce singulier caprice d'imagination (c'est ainsi que j'en jugeais alors) n'était pas de nature à me

mettre à mon aise, pendant une première entrevue avec miss Fairlie. Les quelques paroles de bienvenue qu'elle m'accorda me trouvèrent tout au plus assez maître de moi-même pour lui adresser les remerciements voulus. Remarquant mon hésitation, et l'attribuant sans doute, avec assez

de vraisemblance, à quelque timidité passagère, miss Halcombe, toujours prête et de sang-froid, prit

en main le dé de la conversation :

— Voyez donc, monsieur Hartright, dit-elle en me montrant l'album posé sur la table, et la délicate petite main qui déjà y cherchait une page blanche. Vous allez certainement reconnaître que

vous avez enfin trouvé l'écolière modèle ? À peine a-t-elle appris que vous êtes des nôtres, elle saisit son précieux « sketch-book » et, contemplant la nature en face, elle brûle de commencer la lutte.

Miss Fairlie, en son humeur toujours sereine, poussa un léger éclat de rire, qui vint illuminer son joli visage, comme eût pu le faire un rayon de ce beau soleil alors brillant sur nos têtes.

— Je n'accepte pas un éloge qui ne me soit dû, dit-elle, tandis que ses yeux d'azur, limpides et sincères, erraient sur miss Halcombe et sur moi. Si grand plaisir que je prenne à peindre, la conscience que j'ai de mon peu de talent me donne plutôt la crainte que le désir de commencer. Maintenant que je vous sais ici, monsieur Hartright, me voilà passant en revue mes croquis, comme

autrefois mes leçons, quand j'étais petite fille et que j'avais grand'peur de ne pas en savoir le premier mot... Après m'avoir fait cette confession, avec une simplicité de bon goût, elle attira vers

elle son album, et prit l'air sérieux d'un enfant qui se prépare à s'appliquer beaucoup. Miss Halcombe, avec ses façons toutes rondes et un peu brusques, coupa court aux embarras de la situation.

— Bonnes, mauvaises ou médiocres, dit-elle, les esquisses de l'élève doivent subir, il n'y a pas à dire, la terrible critique du professeur. Maintenant, Laura, si nous les emportons avec nous dans la voiture, M. Hartright les verrait, tout d'abord, avec les « circonstances atténuantes », résultant des cahots et des interruptions continues qu'il lui faudra subir. Que si, dans cette bien-heur

use calèche, nous pouvions l'amener à confondre la nature telle qu'elle est, et telle qu'il l'aura sous les yeux, avec la nature telle qu'elle n'est pas, et telle que nos albums la lui montreront, il n'aurait plus, dans son désespoir, qu'à nous accabler de compliments, et nous glisserions à travers

ses doigts savants, sans y laisser une seule des plumes qu'étale notre vanité, toujours prête à faire la roue.

— Je compte bien que M. Hartright ne me fera pas de compliments, dit miss Fairlie, comme nous sortions ensemble du pavillon.

— Oserais-je vous demander ce qui vous rassure à cet égard ? lui dis-je à mon tour. — C'est que je suis décidée à prendre au pied de la lettre tout ce que vous me direz, répliqua-t-elle simplement.

Dans ce peu de mois elle venait de me donner la clef de son caractère, le mot de cette généreuse confiance qu'elle puise dans le sentiment de sa propre loyauté. Je n'en eus, au moment

dont je parle, que la simple intuition. Maintenant, j'en ai fait l'expérience complète.

Nous ne prîmes que le temps d'enlever la bonne mistress Vesey au siège qu'elle occupait dans la salle à manger déserte, et nous partîmes ensuite, en calèche découverte, pour la promenade

annoncée. La vieille dame et miss Halcombe occupaient le siège du fond ; miss Fairlie et moi étions

vis-à-vis, tenant ouvert entre nous l'album, enfin livré à mon examen. Toute critique sérieuse de ces

dessins, alors même que j'eusse été enclin à me la permettre, eût avorté devant le parti bien pris par

miss Halcombe de ne voir que le côté ridicule des beaux-arts, des beaux-arts au moins tels que les

pratiquent les amateurs comme elle, comme sa sœur, et comme les dames en général. Je me rappelle

bien mieux sa conversation avec nous que les esquisses sur lesquelles, de temps à autre, je laissais

machinalement tomber quelques regards. Ce sont plus particulièrement les portions de cette causerie auxquelles miss Fairlie prenait quelque part, que, fortement empreintes dans ma mémoire,

je pourrais redire comme si elles dataient d'hier.

Oui !... j'avouerai que, dès cette première journée, je laissai le charme de « sa » présence me distraire du souvenir de notre situation respective. Les plus frivoles questions qu'elle me posa

touchant le maniement du crayon et l'amalgame des couleurs ; les plus légers changements d'expression dans ses beaux yeux, qui cherchaient à chaque instant les miens avec un ardent désir

d'apprendre tout ce que j'étais chargé de lui enseigner, attiraient mon attention bien autrement que

les paysages au milieu desquels on me promenait, ou que les grandioses variations de lumière et d'ombre se succédant à la surface inégale des vastes marécages, et sur les sables bien nivelés de la

grève. En tout temps, et en quelque circonstance que les intérêts humains soient en jeu, n'est-il pas curieux de constater à quel point les objets extérieurs du monde où nous vivons prennent peu sur nos sens et nos pensées ? C'est seulement dans les livres que nous recourons à la nature, consolatrice de nos peines, complice sympathique de nos plaisirs. Même chez les meilleurs d'entre nous, l'admiration de ces beautés du monde sensible, que la poésie moderne décrit avec tant d'ampleur et d'éloquence, ne se rencontre pas comme un des instincts originels de notre organisme. Enfant, aucun de nous ne le possède. Personne, plus tard, homme ou femme, ne l'a sans le devoir à quelques études. Ceux-là dont la vie presque toute entière s'écoule au milieu des plus merveilleux aspects de la terre ou de la mer, sont aussi ceux que les spectacles de la nature trouvent le plus généralement insensibles, à moins qu'il ne s'y rattache quelque intérêt humain, quelque question de métier. Pour être capables d'apprécier les beautés du monde au sein duquel nous vivons, il nous faut y être préparés, comme à un art, par les enseignements de l'existence civilisée. Personne, de plus,

n'exerce guère cette capacité, artificiellement développée, que dans les moments où l'âme est le plus inerte, où le loisir est le plus complet. Demandons-nous quelle part les charmes de la nature ont eue jamais dans les préoccupations et les émotions, joyeuses ou pénibles, soit de nous-mêmes, soit de nos amis? Quelle place leur accorde-t-on dans ces mille petits récits d'incidents personnels qui passent chaque jour d'une bouche à l'autre? Tout ce que notre intelligence peut embrasser, tout ce que nos cœurs peuvent acquérir, nous arrive avec autant de certitude, autant de profit, autant de satisfaction intime, au sein du plus humble ou du plus magnifique paysage que la terre ait à nous montrer. Il est assurément quelque raison pour ce manque de sympathies innées entre la Créature et la création qui l'entoure, raison qu'il faudrait peut-être chercher dans les destinées si différentes de l'homme et de sa sphère terrestre. La plus vaste chaîne de montagnes que puisse parcourir le regard est condamnée d'avance au néant. La moindre émotion produite dans le cœur de l'homme est prédestinée à une immortalité certaine.

Notre course avait à peu près duré trois heures, lorsque la calèche franchit de nouveau les portes de Limmeridge-House.

En revenant, j'avais laissé ces dames convenir entre elles du point de vue qu'elles devaient dessiner sous mes yeux dans l'après-midi du lendemain. Quand elles montèrent s'habiller pour le dîner, et lorsque je me retrouvai seul dans mon petit salon, je sentis ma gaieté m'abandonner tout à coup. J'étais mal à l'aise et mécontent de moi-même, sans savoir au juste pourquoi. Peut-être

ma

conscience me reprochait -elle, pour la première fois, d'avoir pris plaisir à notre promenade, plutôt

comme un simple hôte que comme un professeur de dessin. Peut-être aussi étais-je hanté par ce sentiment dont j'ai parlé, qu'il manquait quelque chose, soit à miss Fairlie, soit à moi, pour nous donner la pleine intelligence l'un de l'autre. À tout prendre, j'éprouvai un grand soulagement lorsque l'heure du repas vint m'arracher à ma solitude, et me ramena au milieu des dames de « la

famille ». En-entrant au salon, je fus frappé du contraste curieux qu'offraient leurs toilettes de soirée. Tandis que mistress Vesey et miss Halcombe étaient richement habillées (chacune selon les

convenances de son âge) : la première, en satin gris à reflets d'argent ; la seconde, en soie de cette

nuance délicate qui rappelle la primevère, et dont le jaune indécis se marie si heureusement aux teints bruns, aux cheveux noirs, — miss Fairlie, plus simple et presque trop simple, portait une robe

de mousseline blanche, sans la moindre broderie ou le moindre agrément. Cette robe était, il est vrai, d'une blancheur irréprochable ; elle lui allait à merveille ; encore était-ce, pourtant, l'espèce de

vêtement dont eût pu se parer la femme ou la fille d'un homme tout à fait sans fortune ; et, à ne la

juger que sur ses dehors, on eût pu la croire plus pauvre que sa propre institutrice. Plus tard, apprenant à mieux connaître miss Fairlie, j'ai pu m'assurer que cette simplicité, peut-être excessive,

tenait à la délicatesse naturelle de ses sentiments, et à l'extrême aversion que lui inspirait tout ce qui

de près ou de loin, pouvait ressembler à un étalage de sa fortune. Ni mistress Vesey, ni miss Halcombe ne purent jamais obtenir qu'elle leur disputât la supériorité de mise où elles trouvaient,

de manière ou d'autre, quelque compensation à leur infériorité de richesse.

Le dîner terminé, nous revînmes ensemble au salon. Bien que — digne émule de ce monarque assez intelligent pour daigner ramasser le pinceau du Titien, — M. Fairlie eût enjoint à

son sommelier de me laisser choisir le vin qu'il pourrait me convenir de boire après le dîner, j'eus le

courage de résister à la tentation qui m'était offerte ; et au lieu de trôner majestueusement, mais seul, parmi des bouteilles d'élite, je sollicitai de ces dames la permission de quitter la table avec elles, — ainsi que cela se pratique chez les étrangers civilisés, — pendant toute la durée de mon séjour à Limmeridge- House.

Le salon, où nous venions de rentrer pour le reste de la soirée, situé au rez-de-chaussée, était de la même dimension et de la même forme que la salle à manger. À son extrémité inférieure, de grandes portes vitrées ouvraient sur une terrasse ornée, dans toute sa longueur, par une profusion de

fleurs rares, tirées des serres du château. Les lueurs du crépuscule, vaporeuses et douces, venaient

justement de descendre sur ce magnifique parterre, dont elles harmoniaient, en les éteignant

quelque

peu, les couleurs vivement contrastées ; et par les portes ouvertes arrivaient jusqu'à nous les pénétrants parfums que les fleurs dégagent à l'approche de la nuit. La bonne mistress Vesey (toujours la première à s'asseoir) prit possession d'un grand fauteuil établi dans un angle, et s'y engourdit confortablement, par manière de préface à un sommeil plus complet. Miss Fairlie, sur ma

demande, se mit au piano. Tandis que j'allais m'asseoir auprès d'elle, je vis miss Halcombe se retirer dans la baie profonde d'une des fenêtres, pour continuer, aux dernières clartés du jour, ses recherches dans les papiers de sa mère.

Comme cette scène domestique, comme ce salon paisible me réapparaissent nettement, tandis que je trace ces lignes ! De l'endroit où j'étais assis, je pouvais voir la taille gracieuse de miss

Halcombe, à moitié en pleine lumière, à demi-perdue dans l'ombre, se pencher vers les lettres amoncelées sur ses genoux ; plus près de moi, cependant, le blond profil de la belle musicienne se

découpait, de plus en plus vague, à mesure que baissait le jour, sur le fond graduellement obscurci

des lambris intérieurs. Au dehors, sur la terrasse, les fleurs groupées, et leurs longues ramures repliées sur elles-mêmes, se balançaient si doucement, effleurées par la brise du soir, que nul bruit

émané d'elles n'arrivait jusqu'à nous. Le ciel n'avait pas un nuage, et déjà, dans ses régions orientales, commençait à vibrer la mystérieuse aurore du clair de lune. Une sensation profonde de

paix et d'isolement, calmant toute pensée et tout mouvement du cœur, plongeait l'être entier dans

un extatique ravissement, qui l'emportait loin de la terre ; et le repos embaumé que le décroissement

de la lumière semblait, de minute en minute, rendre plus profond, sembla planer sur nous, plus caressant encore, lorsque jaillirent du piano les tendres et célestes mélodies de Mozart. Je ne t'oublierai jamais, soirée charmante, où je vis, où j'entendis tout cela...

Nous demeurâmes, sans mot dire, chacun à la place qu'il avait choisie, — mistress Vesey sommeillant toujours, miss Fairlie jouant toujours, miss Halcombe lisant toujours ; — jusqu'à ce que le jour vint à nous manquer. La lune furtive avait alors fait le tour de la terrasse, et ses lueurs mystérieuses éclairaient déjà obliquement le bas du salon. Succédant à l'obscurité du crépuscule,

elles nous semblaient si belles que, d'un commun accord, nous renvoyâmes les lampes apportées par un serviteur trop exact ; et la vaste pièce demeura ainsi dans la pénombre où la laissaient les deux bougies allumées au-dessus du clavier.

Pendant une heure encore, la musique continua. Puis, la beauté du tableau qu'offrait la terrasse, vue au clair de lune, parut tenter miss Fairlie, que je m'empressai d'y accompagner.

Miss

Halcombe, qui avait changé de place pour continuer sa lecture quand les bougies du piano avaient

été allumées, demeura auprès d'elles, sur une chaise basse, tellement absorbée en son travail mental,

qu'elle ne sembla pas prendre garde à notre sortie.

Nous étions à peine depuis cinq minutes sur la terrasse, l'un près de l'autre, devant les portes vitrées, et miss Fairlie, par mon conseil, venait de nouer son mouchoir blanc autour de sa tête pour se garantir de l'humidité des nuits, — lorsque j'entendis la voix de miss Halcombe — plus grave,

plus significative, ne ressemblant en rien à ce qu'elle était d'ordinaire, — articuler tout d'un coup mon nom.

— Monsieur Hartright ! disait-elle, voulez-vous venir une minute ? J'ai besoin de vous parler...

Je rentrai immédiatement dans le salon. Le piano était à peu près au milieu de la pièce, appuyé contre le mur intérieur. À l'extrémité de l'instrument la plus éloignée de la terrasse, miss Halcombe était assise, les lettres éparses sur ses genoux, sauf l'une d'elles, qu'elle venait de choisir,

et que sa main tenait près des flambeaux. Du côté opposé, c'est-à-dire le plus voisin de la terrasse,

était une ottomane sur laquelle je m'assis. Ainsi placé, je n'étais pas loin des portes vitrées, et je pouvais parfaitement voir miss Fairlie qui se promenait lentement d'un bout de la terrasse à l'autre,

quand elle passait et repassait, au clair de lune, devant celle issue ouverte à mes regards.

— Veuillez écouter les passages qui terminent cette lettre, me dit miss Halcombe ; vous me direz ensuite s'ils peuvent jeter quelque lumière sur l'étrange rencontre que vous avez faite auprès

de Londres. La lettre est adressée par ma mère à M. Fairlie, son second, mari ; la date remonte à onze ou douze ans. À cette époque, M. et mistress Fairlie avaient passé plusieurs années dans ce château, avec Laura qui est, vous le savez, ma demi-sœur ; moi, j'étais loin d'eux, achevant mon éducation dans un pensionnat parisien...

La physionomie, le langage de miss Halcombe, tandis qu'elle s'exprimait ainsi, trahissaient beaucoup d'animation et, à ce qu'il me sembla, quelque trouble intérieur. Au moment où, avant de

commencer à lire, elle rapprochait la lettre des bougies qui l'éclairaient, miss Fairlie passa devant

nous, sur la terrasse, jeta un regard dans le salon, et, nous voyant occupés, continua lentement sa promenade.

Voici ce qu'en commençant me lut miss Halcombe :

« Je dois vous ennuyer, mon cher Philip, en vous parlant sans cesse de mes écoles et de mes écoliers. Rejetez-en la faute, je vous prie, sur la monotonie un peu fastidieuse de la vie qu'on mène

à Limmeridge. Cette fois, d'ailleurs, j'ai quelque chose à vous dire, au sujet d'une élève, tout récemment entrée chez nous.

» Vous connaissez la vieille mistress Kempe, notre marchande par excellence. Eh bien ! le docteur a fini par désespérer d'elle, et la voilà qui s'éteint de jour en jour. La seule parente qui lui

reste au monde, une sœur, est arrivée la semaine dernière pour la soigner. Cette sœur nous vient tout

droit du Hampshire ; — son nom est mistress Catherick. Il y a quatre jours, mistress Catherick est venue me voir, m'amenant son enfant unique, charmante petite fille, d'un an à peu près plus âgée que notre chère Laura. »

Au moment où cette fin de phrase passait sur les lèvres de la lectrice, miss Fairlie vint encore une fois à traverser la terrasse. Elle se fredonnait à elle-même une de ces mélodies que, peu d'instant avant, elle avait exécutées sur le piano. Miss Halcombe attendit que sa sœur eût disparu, puis elle reprit la lecture commencée.

« Mistress Catherick est une femme dont l'attitude est bonne, dont les dehors sont décents, et qui sait se faire respecter ; elle n'est ni jeune, ni vieille, et conserve les restes d'une beauté qui n'a jamais dû être de premier ordre. Dans ses façons et ses dehors, cependant, quelque chose me dérouta et m'intrigua. Elle est sur son passé d'une réserve, d'une discrétion presque absolues, et, dans sa physionomie, il y a quelque chose — je ne saurais dire ce que c'est, — qui me fait penser

qu'elle a sur la conscience un remords, un fardeau quelconque. Vous l'appelleriez « un mystère vivant. » Cependant, l'objet qui l'a conduite à Limmeridge-House n'avait rien que d'assez simple.

Lorsqu'elle a quitté le Hampshire pour venir soigner sa sœur, mistress Kempe, pendant la dernière maladie de celle-ci, elle a dû, n'ayant personne au logis pour prendre soin de sa petite fille, amener

cette enfant avec elle. Mistress Kempe peut mourir d'ici à huit jours, tout comme elle peut languir

des mois entiers ; et mistress Catherick venait me demander que sa fille Anne pût profiter des leçons qu'on donne dans notre école, sous condition, bien entendu, qu'après la mort de mistress Kempe, l'enfant serait retirée et retournerait chez sa mère. J'y ai immédiatement consenti ; et lorsque nous sommes sorties, Laura et moi, pour notre promenade quotidienne, nous avons emmené

à l'école, aujourd'hui même, cette petite fille, qui vient d'avoir onze ans... »

Une fois encore, miss Fairlie, fantôme éclatant et doux, sous les plis neigeux de son léger vêtement, — et dont la figure, gracieusement encadrée par le mouchoir blanc qu'elle avait noué sous son menton, évoquait le souvenir de quelque nonne du moyen âge, — passa devant nous au clair de lune. Une fois encore, miss Halcombe attendit qu'elle fût hors de vue ; et seulement alors

elle continua :

«... J'ai pris, Philip, un goût très-vif pour ma nouvelle écolière, et cela par un motif dont je vous réserve la surprise jusqu'à la fin de cette lettre. Sa mère ne m'ayant guère donné sur l'enfant

plus de renseignements que sur elle-même, il m'a fallu découvrir (et ce fait m'a été révélé dès le premier examen auquel on l'a soumise) que l'intelligence de ce pauvre petit être n'est pas développée en raison de son âge. Ceci constaté, je l'ai ramenée à la maison, et, sans faire semblant